LAS 12

LOLA MOLINA ESTRENA *MI VIDA DESPUES*EL CRIMEN IMPUNE DE LA PERIODISTA RUSA ANNA POLITKOVSKAYA
LA MEDICA QUE GANO EL NOBEL ALTERNATIVO POR AYUDAR A LAS MUJERES VIOLADAS EN BOSNIA



Mandi & Avil

Je reviens ... de che la concinque de Paul Valiny - Je me suis entité débisée à aller durater mon livre - Après le déjeuner, le solié bibliait : il n'y avait pas de menue de gibouléé - J'ai prir le ge Jusqu'à l'Éboile. En descendant l'ouvenue vièbre thugo, me appilhening ont commence - Au coin de la Rue de Villejust, j'ai en un numera de panique. Et tout de vuite, le relaction! de feur que prenne les responsabilités de mes actes. There's no one to blame but you -, Et bout ma confiara est revene. Je me voir demandei amment j'avair ja cevoir peur. La simain dernière, mem jusqu'a' ce moment, je houvois ala bout naturel - c'est maman qui on a rendue intimides, en me montrant qu'elle était très c'honnée de mon audace. Autrement je houvair leta bout simple - loupous d'ai sonne au to - un mon état de demi . rève, fox-terrice Ist preligite our most aboyant. la concerp the cyples. Elle m'a clemande d'un air me fant : qu'est a que 18h - Mai refonder de mon en le plus naturel : « Cotre que Ar. Valing a'a les laisse un plut paquet pour moi " (Bout de meine, de loch, je m'étonnais de mon aplomb, mais de hois lois) la concerge est estre dans sa loge " a'quel nom ? "_ " Nademoirlh Bun ." Elle Nest derigce vers la rable - p Javair d'avance qu'il était là _ Elle à fouille cet m'a tende mon laquet idani le meine papin blace - l'ai det " merci beaucoup ! " très simablement, elle a réforders "a sohe dervia " Es je sui rejurtise, aujant juste en le torry, de vois que mon nom était inscrit d'une duiture très nette, à l'encre nois un le jaquel. Une joi de l'autre côté de la jorte de l'ai de fait - hur le page de yande, il y avail oint

J'ai en beaucoup de courage toute la journée. et j'ai si bin requedé la gers en lace qu'il, Mais c'obdur-le myrikéde gers us regarde lesditournaient les yeux. de pues phothe conde renontres d'autres gers qui l'ont- le matir je ouve partie.

- deux gosses dans la rue avec ont montrés du doist en décant.

T'u, vu. Tuit ." Mais, le ret s'étjant normalment la trudeleire nois avons renonté n. 11. Jimm qui int arrêt en disant: 4 (Herin ? la tradeleta nois avono renente 181. Jimin qui ist arrit et de des cerde de bragilete - J'ai repro bouts oute le métro proprio VE bort.

A l'Eboile nouve describe celle à l'Artisanat cherete mattores, puis j'ai repro la 91. In peru nomme at an juan l'ille attradailmh Jhi vala perne file me montan a son tongagian. Peui ilo ont pollo. Institutionent J'ai relat la tet - en peun soli - jai et nota. Il yalaist une pemme une moder la tet discurant "l'ai relat d'unait une pemme une med probablement qui m'avoit de jai souri a ront le moder che qui sol relatant phistory foi four sourie - un montan che ma l'in litait - per purai just levier le ser, de ce regard - mais se l'ai repudé sionnent. the last rejuste fix enert - dons le mêtro cause un formede pe succe rejuste pour la torbonne - dons le mêtro cause un formede perfe m'a consi. Cela a fait poillie les larmes à me pair stère part pour par de la grand monde. Jail jourques - me quarrer durin, it i que de fas grand monde.

Je n'ai vier en à laire ce la Billesthèque - juggeto the jeur

traine! ; and p'ai vert dur, la fraither de la sulle, out le

bline l'ai su's taisaire pérèteur un leurisité ourie. A grate

heur Tean Romanierle: et entre! - l'était en soulaignement de faille.

De service de la la pripe de et est reté le jurge un bout, et

leuronder et même ser hier dire. Attache de sporté une demontre de la proposité une demontre de la proposité une demontre de la production de le leure de le leure de la production de le leure de la production de le leure de le leure de le leure de le leure de leure de leure de le leure de le leure de chercher de billet fou le concrede Perendi i Nobelle Grandres este tenys

fenys

guild hour le monde a en quitte la biblioblique plui esté mavet else

guild hour le monde a en quitte la biblioblique plui esté mavet else

leur ai montul l'étair. Pluis pettini as pouvar pa le régarder en

fau - pe l'ai otte le plai mer le bouquet tristre que la fexile et ma

fau - pe l'ai otte le plai mer le bouquet tristre qu'il avait ett

boulonnière - dorsque plai levre es plus, plai re qu'il ne se doutait de rein - fe

fragge en lein cour - robre amitie en fut soudain buille, amordie

cratiquaire plus aquis - nous avons manche et devis. Babylone. it a

parcala - Mui) aquis - nous avons manche et devis. Babylone. it a

parcala - Mui) aquis - nous avons manche et qu'il permit
ent hor qu'il.

per demende de qu'il permit
ent prince.

I'ai losto' la tote hauto

DIARIO, LUNES 8 DE JUNIO DE 1942

42 Lundi son

Mon Din , ge ne croyais par que ce derait si dur

DEL DIARIO, MARTES 7 DE ABRIL DE 1942

La estrella amarilla

Tna de las grandes sorpresas editoriales y éticas de los últimos tiempos ha sido el descubrimiento del Diario de una joven judía de Hélène Berr, escrito en el París ocupado entre 1942 y 1944. Hélène no escribe en el fondo de un pozo oscuro a la espera de que los nazis la lleven a un campo de exterminio. ¿O sí? Al leer las primeras páginas casi olvidamos del horror por el que está pasando. Pero olvidar o negar es imposible a pesar de la insistencia de gente como el sacerdote Richard Williamson. Este texto es otra prueba del horror y de sus sutilezas. Había tardes en que la guerra y la ocupación parecían lejanas e irreales en estas calles de París. De modo intermitente esta joven de apenas 20 años se reconoce en lo más profundo de la desdicha y la barbarie y entonces hace referencias a algo que le resulta imposible decírselo a los transeúntes indiferentes. Un texto atroz, apasionante y escrito con rara madurez literaria que su protagonista confió a su cocinera con la esperanza de que llegara a las manos de su amigo Jean, el chico de "ojos grises" del Barrio Latino. Hélène sobrevive más de un año a sus parientes y amigos cercanos, luego de ser evacuada de Auschwitz. Enferma de tifus, sucumbe a los malos tratos a comienzos de abril de 1945, unos días antes de la liberación del campo por los ingleses. Su larga carta, llegó a destino. El diario de Hélène Berr del cual aquí se adelantan algunos fragmentos, llega en estos días a las librerías argentinas editado por la editorial Anagrama.

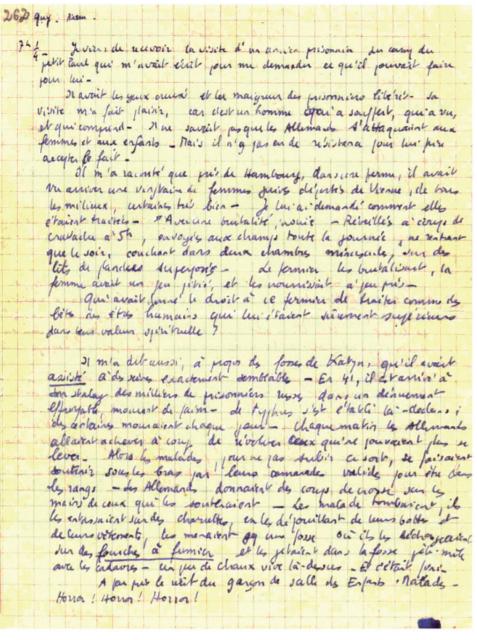
ADELANTO:

Lunes, 8 de junio

Es el primer día en que me siento realmente de vacaciones. Hace un día radiante, muy fresco después de la tormenta de ayer. Los pájaros pían, una mañana como la de Paul Valéry. También es el primer día en que voy a llevar la estrella amarilla. Son los dos aspectos de la vida actual: el frescor, la belleza, la juventud de la vida, encarnada por esta mañana límpida; la barbarie y el mal, representados por esta estrella amarilla.

Ayer hicimos un picnic en Auber. Cuando mamá entró en mi habitación a las seis y cuarto (se marchaba temprano con papá y Denise), me abrió las contraventanas. El cielo estaba luminoso, pero con nubes doradas de mal agüero. A las siete menos cuarto, sola en la casa matinal, me precipité descalza al saloncito para ver el barómetro. El cielo se ensombrecía rápidamente. El trueno retumbaba. Pero los pájaros nunca habían cantado tan fuerte. Me levanté a las siete y media y me lavé de los pies a la cabeza. Me puse la bata rosa, me sentía libre como el aire, con las piernas desnudas. Mientras desayunaba caía la lluvia, la atmósfera seguía estando muy cargada. Bajé a la bodega a buscar vino, poco faltó para que me perdiera.

Me fui a las ocho y media. Sólo tenía una idea fija: llegar a la estación sin percance. Porque ayer entraba en vigor la ordenanza. Aún no había nadie en la calle. Respiré en cuanto estuve en el vestíbulo de la estación Saint-Lazare. Aguardé un cuarto de hora. El primero que llegó fue J. M., llevaba una chaqueta de tusor blanco que le daba un aire de actor americano. Estaba muy guapo. Después llegó Françoise, llena de entusiasmo. Cuando le pregunté: "¿Qué tal?", me respondió: "Mal", y me paré en seco, porque no tiene costumbre de responder así. Entonces me explicó, a su manera rápida, desviando los ojos como siempre hace cuando habla de su padre, que seguramente le habían enviado a Compiègne a desescombrar una estación bombardeada por los ingleses, Cologne. No sabía qué decir. Durante este tiempo, Molinié había llegado y salió dos veces a hacer recados para su madre (rue de la Pépinière). Los Pineau llegaron después y Claude Leroy, y por último Nicole. Esperamos a Bernard hasta las



Le maties à 1+30 derig! Je voyais

que estait un prece. Il vous save la surte.

Her une inchiveduelle fronzi visse sos disante

a caula de hos nombreus internhiems il y a

19. est spare che gant mandon Bebent. Station

loire le carque Rame totorist ce matin objet

des l'auto. Et arrivé illi despot des triffe

elésepiale (a mon avis) à Loi , ilo soni gentie

Ne uttendons. Il y a un chet nomine Nogue's transce

testes et boothie on jour manue) et enchose catett

tour mos pariende les dépaires e vouteurs catett

four mos pois le value jour transa.

Espèc que Dendes fou alterior a sa serié : le pelit

qu'un enfant, M'unis il y vient. Plais di Deniu venant

qu'un enfant, M'unis il y vient. Plais di Deniu venant

que Nichie aille voit peur elle
acordes.

Ion eu le hones de mitte des le d'une de de stroome

Jussenigh jolen Pinnis. Andrée du pu maile de stroome

Jussenigh jolen Pinnis. Andrée du pur de la stroome

Jussenigh jolen Pinnis. Andrée du pur de la stroome

Jussenigh jolen Pinnis. Andrée du pur hiches de nouvers

Probable que U. F. fina son jossible. En tour de la stroome

Justin's die par my de nome son la bien et l'intent in he

revent a ve m'y abordens tellement?

dit qu'il et par envenable.

CARTA DE HELENE A SU HERMANA DENISE EL DIA DE SU DETENCION, FL 8 DE MARZO DE 1944

ULTIMA PAGINA DEL DIARIO, MARTES 15 DE FEBRERO DE 1944

nueve y media. Después fuimos a reunirnos con los demás (Nicole, Françoise y los Pineau, que habían subido al tren). Hubo los titubeos habituales respecto de los asientos. Acabé sentada en un extremo con Molinié y en el otro estaban los Pineau y Claude Leroy, y en medio Nicole, Françoise y Morawiecki. Llovía torrencialmente y el cielo estaba gris y bajo. Pero algo me decía que iba a despejarse.

En Maisons-Laffite se apeó mucha gente y yo y Molinié fuimos a reunirnos con el grupo central. En la estación siguiente, Jean Pineau se había sentado a mi lado. Tuve la sensación de que aún no le había visto. Bruscamente volví a descubrirle.

Después de este día le he comparado con J. M. y finalmente, aunque le haya visto poco, el vencedor es él. Todo el mundo está prendado de él, incluso los padres, de su energía y su valor moral; es curioso, es el único chico del que se puede decir que moralmente posee una esencia rara. Lo que se transparenta de él es la energía y la rectitud.

Noche del lunes

Dios mío, no creí que sería tan duro.

He tenido mucho valor durante todo el día. Llevo la cabeza alta y miro a la gente tan de frente que desvían la mirada. Pero es duro.

Además, la mayoría de las personas no miran. Lo más penoso es encontrar a otras personas que la llevan. Esta mañana salgo con mamá. Dos críos en la calle nos señalan con el dedo diciendo: "¿Eh? ¿Has visto? Judío". Pero todo lo demás ha sido normal. En la Place de la Madeleine nos encontramos con el señor Simon, que se para y se apea de la bicicleta. Vuelvo sola en metro hasta l'Etoile. En l'Etoile voy al Artisanat a buscar mi blusa y luego tomo el 92. Lo esperaban un chico y una chica, y he visto que ella me señalaba a su acompañante. Después han hablado.

Instintivamente levanto la cabeza –a pleno sol– y oigo: "Es repugnante". En el autobús había una mujer, probablemente una maid [sirvienta], que me había sonreído antes de subir y que se vuelve varias veces para sonreírme; un señor elegante me miraba fijamente; yo no podía adivinar el sentido de su mirada, pero se la he devuelto con orgullo. Vuelvo a salir para La Sorbona; en el metro, otra mujer del pueblo me sonríe. Se me saltan las lágrimas, no sé por qué. En el Barrio Latino no había mucha gente. No he tenido

nada que hacer en la biblioteca. Hasta las cuatro, holgazaneo, sueño en el frescor de la sala, donde los estores bajados filtraban una luz ocre. A las cuatro entra J. M. Ha sido un alivio hablarle. Se sienta delante del pupitre y se queda hasta el final, charlando, y hasta sin decir nada. Sale media hora a buscar entradas para el concierto del miércoles; entre tanto llega Nicole.

Cuando todo el mundo ha salido de la biblioteca, saco mi chaqueta y le enseño la estrella. Pero no he podido mirarle a la cara, me la quito y me pongo el ramillete tricolor que la sujeta a mi ojal. Cuando levanto los ojos veo que a él le ha llegado al alma. Estoy segura de que no lo sospechaba. Temí que toda nuestra amistad se hubiese desplomado de repente, debilitada por esto. Pero después vamos andando hasta Sèvres-Babylone y ha estado muy agradable. Me pregunto qué pensaría.

1943 Miércoles, 25 de agosto 1943

Hace diez meses que dejé de escribir este diario, esta noche lo saco del cajón para que mamá se lo lleve a un lugar seguro. De nuevo, me han comunicado que no me quede en casa el fin de semana.

Casi ha pasado un año y Drancy, las deportaciones, los sufrimientos siguen existiendo. Han ocurrido muchas cosas: Denise se casó; Jean se fue a España sin que yo pudiera volver a verle; todas mis amigas del despacho están detenidas, y sólo un azar extraordinario impidió que yo estuviera allí aquel día; Nicole es la prometida de Jean-Paul; Odile vino; ¡un año ya! Los motivos de esperanza son inmensos. Pero me he vuelto muy seria, y no puedo olvidar los sufrimientos. ¿Qué habrá ocurrido cuando reanude este diario?

10 de octubre

Reanudo este diario esta noche, después de un año de interrupción. ¿Por qué?

Hoy, al volver de casa de Georges y Robert, me ha embargado una sensación repentina: que tenía que escribir la realidad. Tan sólo el retorno de la rue Marguerite ya era un mundo de hechos y pensamientos, imágenes y reflexiones. Material suficiente para un libro. Y de pronto he comprendido hasta qué punto un libro en el fondo era trivial, quie-

ro decir lo siguiente: ¿qué hay en un libro sino la realidad? Lo que le falta a la gente para poder escribir es el espíritu de observación y la amplitud de miras. Sin esto todo el mundo podría escribir libros; esta noche encuentro, o más bien busco, esta cita de Keats al principio del Hiperión:

"Pues todo hombre cuya alma no sea un pedazo de tierra / tiene visiones que evocaría, si tuviera amor / y el pleno conocimiento de su lengua materna".

Y, sin embargo, hay mil razones que me impiden escribir y que me importunan incluso en este momento, y que me estorbarán también mañana y los demás días. Primero, una especie de pereza que será difícil de vencer. Escribir, y escribir como quiero, es decir, con una sinceridad plena, sin pensar nunca que otras personas leerán, para no desvirtuar su actitud, escribir toda la realidad y las cosas trágicas que vivimos dándoles toda su gravedad desnuda, sin deformarla mediante palabras, es una tarea muy ardua y que exige un esfuerzo constante.

Hay, en segundo lugar, una repugnancia muy grande a considerarse "alguien que escribe", porque para mí, quizás erróneamente, escribir implica un desdoblamiento de la personalidad, sin duda una pérdida de espontaneidad, una abdicación (pero estas cosas son quizá prejuicios). Además también hay orgullo. Y eso lo rechazo. Me horroriza la idea de que se pueda escribir para los demás, para recibir los elogios ajenos.

Quizá también haya el sentimiento de que "los demás" no te comprenden a fondo, que te ensucian, te mutilan, y que te dejas envilecer como una mercancía. ¿Inutilidad?

Y, por momentos, también, sentir la inutilidad de todo esto me paraliza. A veces dudo y me digo que este sentido de la inutilidad es sólo una forma de inercia y de pereza, porque ante todos estos razonamientos se alza un gran motivo que, si su validez llega a convencerme, se volverá decisivo: tengo un deber que cumplir escribiendo, porque es preciso que los demás sepan. A cada hora del día se repite la dolorosa experiencia que consiste en darse cuenta de que los demás no saben, que ni siquiera se imaginan los sufrimientos de los otros hombres y el mal que algunos infligen a otros. Y sigo intentando este penoso esfuerzo de contar. Porque es un deber, es quizá el único que pueda cumplir. Hay hombres que saben y que cierran los









ojos, a ellos no lograré convencerlos, porque son duros y egoístas, y no tengo autoridad. Pero sí debo actuar sobre los otros, los que no saben y que quizá no tienen coraje suficiente para comprender.

Porque ¿cómo curar a la humanidad sino revelando primero toda su podredumbre, cómo purificar al mundo sino haciéndole comprender la magnitud del mal que comete? Todo es una cuestión de comprensión. Es esta verdad la que me angustia y me atormenta. No será con la guerra como venguemos los sufrimientos: la sangre llama a la sangre, los hombres se aferran a su maldad y su ceguera. ¡Si consiguiéramos que los malvados comprendieran el mal que hacen, si llegáramos a darles la visión imparcial y completa que debería ser la gloria del ser humano! Demasiadas veces me he peleado sobre este asunto con quienes me rodean, con mis padres que sin duda tienen más experiencia que yo. Françoise era la única que compartía mis ideas. Sólo pensar en Françoise me llena el corazón de pena.1 Esta noche, al volver, pensaba en ella, en lo bien que nos entendíamos. Con ella me sentía vivir, un mundo de posibilidades maravillosas se me abría en el momento en que me la han arrebatado. Hasta ahora siempre ha sido así: los que me parecían universos, los únicos en los que habría podido desarrollarme, me los quitaron antes de que los disfrutara. Desde entonces me lo he reprochado; he meditado y pensado que quizá fuese porque no sabía conocer a los

que tenía cerca, y lo lamentaba cuando se habían ido. Después de esta última aflicción, me he dirigido más hacia mis padres, y hablo más con ellos y creo que ahí también se abre un hermoso campo. Esta noche, cuando he vuelto, he oído en la escalera el eco de un piano; creí que lo tocaba la señora de la planta baja. Pero cuanto más subía más fuerte era el sonido. En el segundo piso se me ocurre una idea: tocaba mamá, quizá acompañada por Auntie Ger. Y entonces he notado una sonrisa en mi cara. Y cuando llego a nuestro rellano y tengo la certeza de que es mamá, siento que mi sonrisa, a mi pesar, se vuelve beatífica. Si mamá me hubiera visto habría pensado que yo estaba beaming over [radiante], como cuando yo era pequeña y habíamos conseguido hacer con Jacques un glorious mess [un feliz desbarajuste]. Me invadía la alegría más completa, más inesperada y más pura al comprobar que mamá había vuelto a tocar el piano, para mí, para tocar conmigo y despertar el silencio de esta casa. He sentido un momento de piedad, porque he pensado que ella quería darme una sorpresa y que si llamaba al timbre ella sabría que la había oído. No me gusta estropear el gozo ajeno. Pero esta compasión no es buen sentimiento. No quiero compadecer a mamá. Por otra parte, ahora sé que no era piedad, sino ternura, y que una ola de gratitud alegre y arrolladora me ha impulsado a tocar sin miedo y recibir a mamá, prevaleciendo sobre todo lo que no era mi placer.

Pero todo esto no impide que eche tanto de menos a Françoise y a Jean.

Me dejo llevar y no era esto lo que quería decir. Así que debería escribir para más tarde mostrar a los hombres lo que ha sido esta época. Sé que habrá muchos que tendrán lecciones más grandes que dar, y hechos más terribles que revelar. Pienso en todos los deportados, en todos los que yacen en la cárcel, en todos los que habrán intentado la gran experiencia de partir. Pero esto no debe empujarme a cometer una cobardía, cada cual en su pequeña esfera puede hacer algo. Y si puede debe. Salvo que no tengo tiempo de escribir un libro. No tengo tiempo ni la paz de espíritu necesaria. Y tampoco tengo la distancia que hace falta. Lo único que puedo hacer es anotar aquí los hechos que ayudarán más adelante a mi memoria si quiero contar o si quiero escribir. Además, en la hora que llevo escribiendo advierto que es un alivio, y estoy decidida a poner en estas páginas todo lo que haya en mi cabeza y mi corazón. Ahora lo dejo para terminar la velada con mamá.

Domingo, 10 de octubre, 21 horas

Paseo. Louvre y mujeres Estrella. Jean O., Edmond B. Thibault.

Mañana de lunes 11 de octubre

Esta mañana, timbrazo estridente a las siete. Yo pensaba que sería un neumático, y de la señora M. Hélène me lo trae y enciende la luz para dármelo. No había podido reunirse con Anna, pero su carta contenía otra cosa, una noticia que ha soltado las riendas a una oleada de pensamientos tan apremiantes que debo escribir para sosegarme: el marido y la hija de la señora Löb han sido detenidos en el sur. Ella estaba tan tranquila con respecto a ellos, le había costado tanto separarse de su hija. Ahora es ella la que asiste impotente a la tortura de ambos.

Así que otra vez me sumerjo en estas olas amargas que ya me resultan tan conocidas. Durante casi una hora, acostada en la cama, doy vueltas y más vueltas a las mismas preguntas angustiosas. Pienso en Jacques, en Yvonne y Daniel, en Denise y también en papá, porque temo también por papá, un sudor de angustia me cubría poco a poco. (...)

Mañana del martes, 19 de octubre

Me despierto angustiada por este problema de la incomprensión ajena. He llegado a preguntarme si lo que yo quería no era imposible. Ayer, en la Sorbona, hablé con una compañera muy amable, la señora Gibelin. Había, sin embargo, entre noso-

tras el foso de la ignorancia. Pero creo que si ella supiera estaría tan angustiada como yo. Por eso he cometido mil veces el error de no hacer el esfuerzo de contarlo todo, de zarandearla, de obligarla a comprender. Pero hay muchas cosas en mí que dificultan este esfuerzo: primero la repulsión que me produce despertar la compasión de los demás (y, sin embargo, siempre trato de arrancarles su comprensión y de que se avergüencen un poco de sí mismos). Sólo que aquí tropezamos con un grave problema: la naturaleza humana está hecha de tal modo que tu interlocutor sólo comprenderá si le das pruebas inmediatas, pruebas de las que tú eres el centro: no le emocionarán tus relatos sobre los demás, sino tu propia suerte. No le arrancarás un poco de comprensión contándole las desgracias que te afligen. ¿Pero entonces? Advierto con hastío que voy descaminada: que soy yo la que ha pasado a ser el centro de atención, mientras que lo único que cuenta es la tortura de los demás, es la cuestión de principio, los miles de casos individuales que la constituyen; advierto con horror que el otro da su compasión (que es mucho más fácil de obtener que su comprensión, porque ésta implica una adhesión de todo su ser, una revisión total de uno mismo).

¿Cómo resolver este dilema?

Hay muy pocas almas lo bastante generosas para afrontar la cuestión en sí misma, para en lugar de considerar un caso individual a la persona que lo cuenta ver a través de ella el sufrimiento ajeno.

Esas almas deben poseer una gran inteligencia y también una gran sensibilidad, no basta con poder ver, hay que poder sentir, sentir la angustia de la madre a la que han arrebatado sus hijos, la tortura de la mujer separada de su marido; la suma inmensa de valentía que todos los deportados deben reunir todos los días, los sufrimientos y las miserias físicas que deben acosarles.

Termino preguntándome si sencillamente no debería limitarme a dividir el mundo en dos partes: la de las personas que no pueden comprender (aunque sepan, aunque yo se lo cuente; sin embargo, todavía creo muchas veces que la culpa es mía, porque no sé cómo convencerlas), y la de los que comprenden. Decidirme a dedicar en adelante mi afecto y mis preferencias a esta última parte. En suma, renunciar a una parte de la humanidad, renunciar a creer que todas las personas son perfectibles.

Y en esta categoría preferida habrá un gran número de gentes sencillas y de gente del pueblo y muy pocos de los que llamamos "amigos nuestros".

El gran descubrimiento que yo habría hecho este año habrá sido el aislamiento. El gran problema: colmar el foso que ahora me separa de todas las personas que veo.



La ONU llama a los varones a sumarse a la lucha contra la violencia de género

La actual Alta Comisionada para los Derechos Humanos de Naciones Unidas cuenta en esta nota cómo fue discriminada por ser mujer, de color y pobre en Sudáfrica. Pero reivindica, desde su propia historia, el poder de las mujeres para sobreponerse a las vulnerabilidades. También alerta sobre la preocupación de que la crisis económica internacional afecte de forma desproporcionada a las trabajadoras, pobres y desocupadas. Mientras sigue latente la pandemia de la violencia de género, ella convoca a que la lucha contra el maltrato se extienda a los varones, en el marco del lema que eligió la ONU para conmemorar el 8 de marzo: "Mujeres y hombres: unidos para acabar con la violencia contra las mujeres".

POR NAVANETHEM PILLAY *

engo mucho que celebrar en el marco del Día Internacional de la Mujer. Como mujer de color, criada en la pobreza, he sufrido discriminación por razones de género, raza y clase. Hoy por hoy me enorgullezco del poder que tenemos las mujeres, el poder para sobreponernos a estas vulnerabilidades que engendran las múltiples formas de discriminación. Cuando era joven y estudiaba leyes, durante la época del apartheid me dijeron que no esperara que secretarias de la raza blanca obedecieran mis instrucciones. Tuve la suerte de que cuando me gradué me recibió un abogado de la raza negra, pero él me hizo prometerle primero que no saldría em-

En mi función de Alta Comisionada para los Derechos Humanos, mi mandato consiste en fomentar y proteger los derechos humanos que incluyen los derechos de la mujer, para todas las mujeres. Me preocupa que la crisis mundial económica que estamos atravesando en este momento tenga un impacto desproporcionado para las mujeres, que forman el mayor grupo de los pobres y de los que no tienen derechos. Las mujeres sufren una falta de derechos sociales y económicos, y también de derechos políticos y civiles. Es menester reconocer que ellas merecen todos estos derechos para la potenciación de su papel.

Aún no se paga a la mujer igual que a un hombre y las mujeres no disfrutan de la misma protección legal que los demás en el trabajo. Ocurre a menudo que las trabajadoras domésticas, en particular los migrantes, queden fuera de la protección de las leyes laborales. En muchos países las leyes limitan el acceso de las mujeres a su independencia económica y sufren discriminación por causa de empleo, pobreza y herencia. Además sucede con frecuencia que las políticas en materia económica discriminen contra las mujeres, aumenten la brecha entre ricos y pobres, mientras le roban una manera sostenible de ganarse la vida.

La violencia contra la mujer es un elemento compuesto de su vulnerabilidad. Las Naciones Unidas la ven como una "pandemia". Como defensora de las mujeres y en contra de la violencia en el hogar, yo he sido testigo del impacto de esta forma de violencia contra ellas, los niños, y las familias que han sufrido estos crímenes, demasiadas veces escondidos o protegidos con impunidad. Como la violencia contra las mujeres es un arma de dominio en el hogar, también es un arma que se usa en los conflictos bélicos. En mi carácter de jueza del Tribunal Penal Internacional para el enjuiciamiento de los presuntos responsables de genocidio y otras violaciones graves del derecho internacional humanitario, en el territorio de Ruanda he podido escuchar el testimonio de mujeres sobre atrocidades de violencia sexual y he podido constatar cómo esta forma de violencia ha sido utilizada para destruir a familias y comunidades enteras.

A pesar de la enormidad de la violencia y de la discriminación contra la mujer, yo me permito celebrar hoy. Celebro el poder de las mujeres cuyo espíritu no puede ser frustrado y que no sólo sobreviven sino que triunfan. Celebro la visión de igualdad entre los hombres y las mujeres que queda grabada en el marco legislativo internacional de los derechos humanos, así como nuestros esfuerzos colectivos de avanzar hacia esa meta para convertirla en realidad para todas las mujeres y todos los hombres del mundo. También celebro el número creciente de varones que comprenden que la igualdad de género es en beneficio de los hombres y de las mujeres, y en particular los que trabajan para acabar con la violencia y la discriminación contra las mujeres. El lema de este Día Internacional de la Mujer - "Mujeres y hombres: unidos para acabar con la violencia contra las mujeres"no es sólo un reconocimiento sino un llamamiento a la acción.

Existen puntos de referencia del progreso alcanzado –número de mujeres parlamentarias, mujeres jefas de Estado, mujeres en cortes superiores y mujeres en las Naciones Unidas-, quizá sea ésa la razón por la cual estoy viendo a las niñas del mundo entero que crecen con un sentido de sí mismas diferente del que se nos dio a mí y a la mayoría de las mujeres de mi generación. Estas mujeres tienen poder: dicen no a las prácticas dañinas como el casamiento precoz, la mutilación genital y el acoso sexual. Ellas quieren ir a la escuela y recibir educación. Quieren ser abogadas, doctoras, juezas y parlamentarias. Quieren cambiar el mundo en que viven. Yo sé que lo conseguirán y por eso las felicito en el marco del Día Internacional de la Mujer. Son nuestro futuro.



* Abogada sudafricana, ex jueza del Tribunal Penal Internacional de Ruanda y actual Alta Comisionada de las Naciones Unidas para los Derechos Humanos.

el megáfono)))

"Ningún pibe nace chorro"

POR MARINA MEDAN *

En estos días, el comienzo de clases compite, cabeza a cabeza, con el debate sobre pena de muerte sí, pena de muerte no, para los menores. Estamos adentro de un club de barrio en Avellaneda, con ventanas ya sin vidrios, pero aún con rejas. G mira para afuera por la ventana y dice: "Estoy libre". Hace menos de un año lo escuché decir: "Yo cobro el plan, choreo y cartoneo". También sé que en su casa lo importante es conseguir plata como sea.

G tiene 18 y no quiere volver a caer preso, tiene varias causas leves de menores y a fuerza de golpes entendió que si cae, no sale más. "Yo no quiero terminar adentro", repite ahora. Hace un par de meses empezó a cuidar coches y lo cuenta con orgullo, quiere conseguir una credencial que lo habilite.

Días antes, en el mismo club, leíamos en voz alta una normativa municipal. Los jóvenes no querían alzar la voz: "Lean ustedes —nos decían—, nosotros somos todos burros". Pero de a poco se fueron animando. Cuando G se dio cuenta de que leía bien, sin trabarse, de que lo escuchaban, y de que sus compañeros —primaria incompleta como él— no se burlaban, se engrandeció. "Me está gustando esto, ¿puedo leer todo lo que sigue?", me susurró mientras oía a otro compañero.

La semana pasada fue a la escuela a buscar su certificado de 8°, aprobado hace un par de años, y se inscribió a la noche para terminar 9°. "Me compré la mochila de Boca, la carpeta de Boca, y todo, hasta me hicieron descuento en la librería. Lo compré con los \$ 50 que gané con lo de los coches." No sabemos si G va a poder completar 9°, si tendrá que salir a conseguir plata como sea, o si todas las fuentes de "descarrilamiento" que tiene al alcance de la mano —por no tener educación, por no conseguir trabajo, por vivir en una villa, por no contar con una red familiar/social que lo apoye en su deseo de no volver a caer - van a jugarle una mala pasada. No lo sabemos.

De lo que sí estamos seguros es de que si seguimos pensando que la única solución es matar a los pibes, se nos acaban las chances de "terminar con la inseguridad". G o cualquiera de los otros cientos de jóvenes en sus condiciones no van a tener la posibilidad de recibir asistencia del Estado que, con sus muchas deficiencias, trata de que vuelvan a la escuela, de que consigan un trabajo, de que descubran otras capacidades propias, que no pongan en riesgo la vida de los demás, ni la de ellos mismos.

¿Qué es lo que pasa, para que algunos pibes salgan en la tele con guardapolvos blancos contentos por el inicio del año lectivo, y otros, de la misma edad, del mismo país, aparezcan convertidos en asesinos a los que hay que eliminar, a los que no se les da la oportunidad ni de llegar al guardapolvo blanco? Sigamos pensando las responsabilidades del Estado —y por ende, las de todos nosotros—, porque ningún pibe nace chorro.

* Licenciada en Comunicación y especialista en Planificación y Gestión de Políticas Sociales. Integrante del Programa de Prevención del Delito Juvenil, de Villa Tranquila, Avellaneda, y becaria del Conicet y de la Universidad de General Sarmiento.

pasos perdidos

Una nueva ley contra la violencia

I Congreso de la Nación sancionó la Ley de Protección Integral para Prevenir, Sancionar y Erradicar la Violencia contra las Mujeres que es de cumplimiento obligatorio en todas las provincias y municipios y abarca la violencia física, psicológica, sexual, económica y simbólica. La nueva norma -que ya contaba con media sanción del Senado- fue aprobada -por 173 votos a favor y 6 abstenciones- el 11 de marzo por la Cámara de Diputados y prevé la creación de un Observatorio de Violencia que brinde estadísticas oficiales sobre femicidios y mujeres maltratadas.

La satisfacción de las legisladoras que batallan por la agenda de género fue clara. La diputada Juliana Di Tullio, presidenta de la Comisión de Mujer, Familia y Niñez, remarcó: "Saldamos una gran deuda que teníamos pendiente con las mujeres de nuestro país". Y puntualizó uno de los logros concretos de la medida: las víctimas ya no estarán sometidas a tener que negociar cara a cara -alimentos o regímenes de visitas con los hijos o el reparto económico- con sus agresores: "Se prohíben las mediaciones. La mujer ya no tiene que sentarse a hablar con la persona que la golpea".

La diputada Silvia Augsburger valorizó: "Esta ley reconoce por primera vez que se ejerce violencia contra las mujeres por el solo hecho de ser mujeres, amplía el conjunto de personas que pueden denunciar hechos de violencia, da inmunidad a los denunciantes y amplía las medidas protectoras que pueden tomar los jueces". La legisladora Cecilia Merchán se alegró por el avance pero advirtió que la agenda de género no se acaba en la aprobación de esta ley. "Hay que trabajar en temas pendientes como la figura del infanticidio, que mantiene aislada en un cárcel jujeña a Romina Tejerina y que lleva a la prisión a muchas mujeres víctimas de violencia y hay que incorporar el suministro de la pastilla del día después al Programa Nacional de Salud Sexual y Procreación Responsable para contrarrestar los fallos judiciales en contra de su distribución. También la despenalización del aborto debe ser un debate del año."

La presidenta del Inadi, que había mandado cartas de adhesión al proyecto de ley, se sumó al balance positivo por la nueva norma y la expectativa porque la ley genere acciones concretas para detener las agresiones: "Las víctimas de la violencia no pueden esperar ni un solo minuto porque cada minuto puede convertirse en una muerte".

VOCES DESDE EL QUILOMBO

RESISTENCIAS "Soy negra, soy colectora de coco, soy abuela: tengo triple identidad. Y soy quilombona." Así se presenta María Nice Machado Aires, una de las dos representantes de un movimiento que en Brasil agrupa a casi un millón de trabajadoras rurales de Brasil. Sobre su trabajo de recolectora, el valor de la tierra y de la historia habla en esta nota junto a su compañera, María de Jesús Ferreira Bringelo.



POR MARIA MANSILLA

ción que se usaba entonces, era como el celular", explica Dijé a Las12. A través de la percusión, los esclavos que huían de las haciendas rastreaban el camino hacia el refugio que habían construido en el medio del monte los que ya lo habían logrado. La comparación le pertenece a María de Jesús Ferreira Bringelo, conocida como Dijé, en Buenos Aires, abrazada por un collar de canutillos de colores y las uñas pintadas de rosa chicle. Está participando de la jornada de pueblos y comunidades tradicionales de Brasil y Argentina. Ella es hoy el puente para comunicar su resistencia a quienes estén pasando una situación similar. Porque su pueblo, afrodescendiente, enfrenta prácticamente los mismos problemas que los de nuestras comunidades campesinas aborígenes y criollas: pobreza estructural, desalojos, desmonte, pérdida de cultura, violencia estatal.

Dijé no llegó sola. Vino a contar su experiencia junto a otra nordestina, también referente del Movimiento Quebradeiras de coco babaçu, agrupación que representa a un millón de trabajadoras rurales de Brasil.

Los paneles donde participan proponen hablar de "la resemantización de la identidad afro" y de "historia, etnicidad y conflicto". Su compañera se llama María Nice Machado Aires y se presenta así: "Soy negra, soy colectora de coco, soy abuela: tengo triple identidad. Y soy quilombona". ¿Qué es el "quilombo"?

DIJE: —Antiguamente, los esclavos que huían se quedaban en el monte y formaba el quilombo. Era un lugar donde sembraban, construían sus casas y recibían a los que escapaban.

NICE: –Soy la cuarta generación que habita mi quilombo. Mi bisabuela fue esclava allí. Mi abuela nació bajo la ley de vientre libre y mi mamá creció sin conflictos. Ahora mi generación vive en un conflicto de una nueva forma: nos incendian la casa o la tiran con tractores, viene la policía, los terratenientes... El hombre que compró la tierra decía que un buey valía más

que 100 negros, lo decía públicamente en la cara de nosotros. Vivimos la esclavitud de no tener dónde vivir.

¿Esto empezó en los años de dictadura?

NICE: –Claro, en el año '79 la policía de Estado y el oficial de justicia iban a nuestra comunidad a decir que teníamos que desocupar, que la tierra no era nuestra sino de quien la había comprado. Pero no desalojamos. En nuestro país hay leyes, decretos y más decretos, pero la tierra no ha sido reconocida. En este momento nuestra comunidad no tiene problemas, pero el problema acaba cuando acaba para todo el mundo. Porque la lucha por la tierra no es sólo la lucha por la supervivencia, es la lucha por el respeto de nuestra identidad.

Ustedes tienen todavía cocos para colectar, muchas palmeras sobreviven al desmonte gracias a su tarea.

NICE: –Tenemos. Cuidamos que no derrumben las palmeras porque si las derrumban de qué vamos a vivir. Por eso, en las áreas quilombolas es donde mejor preservadas están. Siempre decimos: cada árbol tiene un morador debajo.

DIJE: –Sin la tierra no somos nada. La cosa más rica del mundo es la tierra.

¿A cuánto venden los frutos? ¿Por qué cosas los intercambian?

NICE: –Los que están agrupados en la cooperativa cobran un real. Vendemos coco para pagar la carne, café, azúcar. Muchas cosas se obtienen de la huerta. También lo usamos para hacer aceite, leche... Una parte de la producción la vende la cadena Body Shop en Europa.

¿Es una tarea de mujeres ser "quebradeiras"? NICE: –Sí. Los hombres se van a ganar dinero afuera de la comunidad, se van lejos y las mujeres quedan en casa solas, con sus hijos y nietos. Por eso, muchas ayudan en los trabajos de la comunidad. Tenemos mujeres directoras de escuelas y de asociaciones. ¿Que muchas se conviertan en líderes las

ayuda a mejorar la vida de todos los días?

DIJE: —Sí, hemos conseguido escuelas para las comunidades, estar documentadas...

NICE: —Pero nos preocupa la falta de prevención de la violencia. Lo mismo con las ligaduras de trompas: a veces la mujer tie-

ne un bebé, dos bebés, y se liga las trompas, porque quiere o por falta de esclarecimiento de parte de los médicos. El planeamiento familiar del que tanto se habla no llega a nuestras comunidades. También le enseñamos a la gente cómo acceder a lugares públicos, muchos no saben ni cómo pasar la puerta. Todo lo que es burocrático les enseñamos: a escribir, a manejarse. Cómo colectar coco es lo único que no enseñamos porque ¡todo el mundo nace sabiendo! Sabe por dónde se cruza la selva, y que si está medio perdido mira al sol y comienza a volver a casa.

Pertenecen también al movimiento negro. Negros y mulatos son mayoría en Brasil. Igual, ¿necesitan hacer campañas de autodeterminación?

DIJE: –Sí. Hablamos con la gente, la ayudamos a rescatar su pasado. Muchos no se identifican, no reconocen su historia, y la historia es de los negros. Sabían trabajar la tierra, levantar un ingenio, hacer miel, plantar caña... Las mujeres sabían cocinar, eran costureras, alegraban la iglesia y cantaban. Vinieron para trabajar en la hacienda, pero nunca les pagaron. Entonces algunos huían y se iban organizando. Vamos por todas partes hablando de esto, incluso estuvimos en el Foro Social Mundial.

¿Cuál es su relación con el Movimiento de los Trabajadores Sin Tierra (MST)?

DIJE: -Cuando comenzaron los desalojos mataron a negros, pescadores, indios. Ahí también fue naciendo el movimiento de mujeres. Con las castañeras y otras colectoras formamos sindicatos, nos unimos a los movimientos sociales. Hoy tenemos una participación directa de 500.000 e indirecta de un millón de mujeres. Hoy no nos matan con pistoleros, pero electrifican alambrados, tiran veneno. Integramos el Movimiento de los Trabajadores Sin Tierra, el Movimiento de las quebradeiras de coco, el Movimiento negro y la Asociación de agricultura familiar. El MST es un movimiento mayor pero trabajamos juntos, nos ayudan a defendernos. Porque cuando nuestro movimiento comenzó, nadie era sin tierra. Y





INTERNACIONALES Hace un par de semanas, los cuatro acusados por el asesinato de la rusa Anna Politkovskaya fueron absueltos "por falta de pruebas". Es poco probable que la muerte de esta periodista, que se consagró a denunciar las violaciones de derechos humanos del régimen de Putin en Chechenia, se esclarezca. Sólo quedan sus libros y artículos como testimonios de una vida dedicada a denunciar la violencia y la corrupción.

POR MILAGROS BELGRANO RAWSON

95-798-1034 era el número de teléfono de la periodista rusa Anna Politkovskaya en el periódico donde trabajó hasta su asesinato, en el 2006. Cuando se cumplió un año de su muerte sus compañeros de redacción publicaron el número para que los lectores dejaran un mensaje a esta incansable reportera de investigación asesinada bajo el régimen de Vladimir Putin. Durante años, ese número telefónico fue el último recurso de decenas de víctimas de la violencia y el poder militar, que optaban por pedir ayuda a esta periodista que en todos sus artículos denunciaba la corrupción del gobierno y las brutalidades cometidas por el ejército ruso en Chechenia, una pequeña república en el Cáucaso que desde hace más de 15 años no tiene paz. Hace unas pocas semanas, los cuatro acusados de la muerte de esta mujer fueron absueltos por "falta de pruebas". En el juicio hubo numerosas irregularidades y a pesar de que se apelará el veredicto, es improbable que el crimen sea alguna vez esclarecido.

Desde el fin de la Unión Soviética, había un tema que desvelaba particularmente a Politkovskaya: las guerras llevadas a cabo por Rusia en Chechenia en 1996 y 2003 y la sangrienta "paz" que desde entonces pende sobre este empobrecido ghetto del siglo XXI, como la periodista lo describió en uno de sus artículos. Hasta su asesinato, Anna Mazepa, como se llamaba antes de casarse, escribió cientos de artículos sobre las ejecuciones extrajudiciales, violaciones y torturas realizadas en Chechenia por los rusos y los hombre de Ramzan Kadirov, primer ministro checheno y títere de Putin. Mientras que en Irak o Afganistán, los periodistas de las grandes cadenas occidentales se limitaban a cubrir el conflicto desde la comodidad de un hotel, Anna fue quizá la última corresponsal de guerra que realmente hizo honor a este nombre. Tenía dos hijos adolescentes a quien cuidar, pero así y todo, mientras escribía sobre las atrocidades cometidas por los soldados rusos en Chechenia, llegó a internarse en los bosques de ese país para escapar del servicio de inteligencia ruso, FSB -ex KGB-. No era la primera vez que corría peligro. En el 2001, fue arrestada por el ejército ruso, que la acusó de infringir leyes que limitaban el trabajo de la prensa durante el conflicto y la expulsó de Chechenia.

Ese mismo año tuvo que exiliarse en Viena durante unos cuantos meses luego de acusar a un policía de torturar y matar civiles. Unos años más tarde, durante la crisis de rehenes en una escuela de Beslan, donde finalmente morirían 186 niños, la periodista se ofreció como negociadora. Ya había oficiado de intermediaria en 2002, en el teatro de Moscú donde 40 terroristas chechenos tomaron rehenes para pedir el fin de la presencia rusa en su territorio -la crisis terminó con 39 extremistas y 129 civiles gaseados por las fuerzas de seguridad rusas-. Pero en el 2004 Anna nunca pudo llegar a la ciudad de Beslan para realizar la cobertura periodística de la crisis y tratar de que ésta se resolviera mediante el diálogo entre las partes, algo que muchos de sus colegas consideraban en flagrante contradicción con el oficio periodístico. Lo cierto es que, durante el vuelo a la república de Osetia del Norte, a Anna le sirvieron una taza de té envenenado que por poco la manda al más allá. Para la periodista, los métodos utilizados en la guerra emprendida por Putin contra el terrorismo doméstico provocaron, justamente, una ola de terrorismo sin precedentes. "El gobierno ruso creó y crió a estas bestias, que luego fueron a Beslan para comportarse como bestias", indicaba Anna en un reportaje otorgado al diario inglés The Guardian en el 2004, cuando en Gran Bretaña se publicó La Rusia de Putin. En este libro, la periodista describía un país en decadencia en cuyo ejército los soldados mueren de desnutrición o a causa de la "dedovshina" -un sistema de castigos y torturas que los soldados infligen a los nuevos cadetes- mientras los padres deben coimear a los militares para recuperar los cuerpos de sus hijos. Al ex presidente y actual primer ministro Vladimir Putin, le reservó en las mismas páginas el lugar de un dictador que usa los poderes absolutos del Kremlin para aplastar a la oposición y crear un estado virtualmente mono-

En 1999, cansado del temerario estilo de vida de su mujer, su marido, el periodista Alexander Politkovsky, la abandonó. Anna acababa de volver de Grozny, donde había cubierto los ataques con cohetes rusos sobre la población civil chechena. Recibía constantemente amenazas en su trabajo y en su casa —durante el juicio se descubrió que, meses antes de su muerte, la FSB había ordenado a uno de sus agentes averiguar la dirección de la periodista— e incluso su hija Vera había sido intimidada por atacantes. Finalmente, el primer sábado de octubre de 2006, mientras cargaba unas bolsas de supermercado, Anna moría acribillada a balazos en el ascensor de su departamento del centro moscovita.

Con su asesinato, ya son tres los periodistas de Novaia Gazeta ejecutados. Se trata del último periódico -sale dos veces por semana- independiente de Rusia, un país donde la libertad de expresión se paga caro. Según el New York Times, ya llegan a 13 los cronistas asesinados desde que Vladimir Putin llegó al poder en el 2000. Su gobierno ha tratado de convencer a la opinión pública de que la muerte de Politkovskaya fue orquestada desde el extranjero con el objetivo de desestabilizar el país. Según la versión oficial, el asesinato fue ordenado por el "oligarca" Boris Berezovsky, exiliado en Londres y acusado por fraude y evasión fiscal por la Justicia rusa. A su vez, el multimillonario, el primero en amasar una gran fortuna en la Rusia poscomunista, acusa al gobierno de matar a la periodista. Para Novaia Gazeta, esta serie de acusaciones no fue más que una de las tantas tentativas por obstaculizar la investigación del crimen. Cuando en una entrevista de la cadena alemana de televisión ARD se interrogó a Putin sobre Politkovskaya éste contestó que su muerte dañó mucho más a las autoridades rusas que todos sus libros de investigación. En esto se equivoca el primer ministro: fue gracias a sus artículos y libros que Occidente pudo conocer la situación de un país ahogado en la corrupción, el odio y la violencia. "Era bella, y cada vez más bella con el pasar de los años", escribían sus colegas de Novaia Gazeta apenas dos días después de su asesinato. "Era femenina y sabía reírse con un chiste y llorar ante una injusticia. Era increíblemente valiente. Mucho más que muchos machos que circulan en 4x4 blindadas rodeados de guardaespaldas." 🕶

AFGANISTAN, LIBERIA Y NEPAL 8 de marzo: deudas globales para recordar

En el marco del Día Internacional de la Muier. Amnistía Internacional recordó las violaciones a sus derechos que sufren ciudadanas de todo el mundo. En Afganistán las mujeres no tienen el mismo acceso a la educación ni a la representación en el Parlamento. En Liberia, en medio de un conflicto bélico, las mujeres están expuestas a convertirse en objetos de violencia sexual, secuestros y ser forzadas a incorporarse a los grupos armados. En Nepal, sufren una discriminación histórica basada en la casta, el género y la etnia. El gobierno ha tomado serios compromisos para hacerle frente, pero aún no cumple con sus obligaciones. En Sudáfrica, las jóvenes y adultas sufren elevados niveles de violencia sexual y el grado de difusión del VIH/sida hace que las mujeres se vean especialmente expuestas a la infección. En Venezuela, son numerosas las denuncias recibidas por casos de violencia contra mujeres. El Estado ha aprobado una ley con medidas para hacerle frente; sin embargo, continúa sin poder erradicarse la violencia doméstica.

EE.UU.

Michelle sindicaliza el trabajo de primera dama

"El trabajo de primera dama no está muy bien pago", consideró Michelle Obama. El reclamo cuestiona la idea política de una esposa sin salario al secundar a su marido en el Poder Ejecutivo. Michelle ganaba, como abogada y ejecutiva de un hospital, alrededor de 295.000 dólares anuales y, en una entrevista con la revista española Hola se quejó de su falta de pago en su actual rol y relató cómo conoció a su marido cuando ella era su jefa. En la entrevista, ella contó que en la Casa Blanca se levantan a las cinco y media de la mañana, junto a Barack, para hacer ejercicio en su gimnasio privado y que, después, desayunan juntos "unos humildes grofes", según define. Y reforzó la disciplina Michelle con sus dos hijas que tienen que hacerse las camas, ordenar el cuarto, lavar los platos y hacer sus deberes. "Ellas deben continuar siendo obedientes", remarcó.

ESPAÑA Primera cumbre de género en la Unión Europea

La vicepresidenta del gobierno español María Teresa Fernández de la Vega anunció que, en marzo del 2010, van a organizar una reunión de Ministras y Ministros de Igualdad de Oportunidades europeos en Valencia. Va a ser la primera cumbre de género, pero no será una reunión aislada. A partir del 1º de enero del año que viene España tendrá la presidencia de la Unión Europea y ya anunció que la igualdad real entre varones y mujeres será una de las prioridades durante su gestión. "Queremos entablar la lucha contra la violencia de género de manera concertada y convertirla en una política central de la Unión Europea", resaltó Fernández de la Vega. También en marzo se va a realizar el cuarto encuentro del grupo Mujeres por un Mundo Mejor, una iniciativa española para impulsar los derechos femeninos en Africa.



ENTREVISTA A poco de estrenar Mi vida después, una obra de teatro-documental con actores de su misma generación, esta multifacética treintañera grita de viva voz su gusto por la música, el teatro y la escritura. Lola Arias es algo así como una imaginadora constante de historias, canciones y poesía -un viaje en subte, una compra en el supermercado chino o una siesta de domingo puede dispararle situaciones que la inspiren-. Este fin de semana se podrá gozar de su fina estampa al frente de un proyecto musical con Ulises Conti.

POR LAURA ROSSO

ola Arias nació en 1976. Es escritora, directora de teatro, actriz y compositora de canciones. Fundó la Compañía Postnuclear, un colectivo interdisciplinario de artistas argentinos con el que desarrolla diversos proyectos de teatro, literatura, música y artes visuales. A fines de marzo estrena Mi vida después en el Teatro

Si tuvieras que hacer una pequeña narración, a vuelo de pájaro, sobre tu vi-

-Nací en el microcentro y viví mi infancia en un edificio de oficinas. Mi hermana y yo tirábamos cosas por el balcón: pedazos de muñecas, aparatos de ortodoncia y biromes a los que iban a trabajar, como dos francotiradoras. Durante mi adolescencia empecé a escribir más, a leer buenos libros en las clases de química, a estudiar actuación y fui parte de dos bandas de rock. Una era una banda de blues conmigo como la corista. Otra era un ensamble hippie con guitarra, piano y flauta dulce, cuya única presentación pública fue en el cumpleaños de los padres de uno de la banda. Cuando terminé el colegio, me puse a estudiar teatro de una manera un poco más seria y también Letras en Puán. Luego empecé a actuar, escribir y dirigir mis propias obras. Por un tiempo, la música fue algo puertas adentro. Y cuando ya casi tenía treinta años, decidí volver a cantar otra vez.

¿Dónde encontrás los orígenes de tu gusto por la escritura y la música?

-Siempre me gustó escribir (poemas, canciones, relatos, cartas, listas de supermercado). Supongo que escribir es como tener otra vida donde las leyes las pongo yo. Cuando tenía nueve años tenía un diario íntimo donde escribía poemas, canciones o secretos en un idioma en clave que yo misma había inventado y que después no me acordaba cómo descifrar. Recuerdo un poema muy trágico que escribí luego de la muerte de mi tortuga y unas canciones malas con música robada de una película pero con letra mía. También hacía obras de teatro con mi hermana en el living de mi casa. Creo que todo lo que hice después fue seguir haciendo las cosas que me gustaba ha-

¿Cómo surge la idea de editar un disco?

-Desde el 2004 trabajo con Ulises Conti haciendo la música de las obras. La música fue siempre algo muy importante en mis obras y Ulises logró darle a cada obra un sonido muy particular. En *Poses para dormir* hizo toda la música en piano, en Temporariamente agotado era todo con guitarra eléctrica. En el 2006 escribí una canción llamada El amor es un francotirador que fue el origen de una obra con el mismo

nombre. Esa obra era casi un musical. Ulises tocaba guitarra eléctrica en escena junto con Andrés Ravioli en batería, y yo hacía uno de los personajes y cantaba. Luego decidimos editar el disco con las canciones y desarrollar un proyecto musical más allá del teatro. Ahora hacemos conciertos acá y en festivales internacionales de teatro y estamos componiendo nuevas canciones para hacer otro disco. ¿Qué temas te interesan abordar especialmente sobre un escenario?

No me gusta hablar de temas porque me hace pensar en una composición escolar.
Como si uno escribiera obras pensando: composición tema "la vaca" o "el amor" o "los años setenta". A mí me gusta pensar que cada obra pone en escena varios problemas, obsesiones, un cruce de ideas. Ahora estoy ensayando Mi vida después, una obra en que los hijos reconstruyen la vida de sus padres a partir de fotos, cartas, cintas, ropa usada, recuerdos medio borrados. Son actores de mi generación, nacidos en los setenta e inicios de los ochenta que miran el pasado con ojos de espía y se preguntan cosas sobre sus padres. ¿Quién era mi padre cuando yo nací? ¿Cómo era la Argentina cuando yo no sabía ni hablar? ;Qué me contaron de esa época?

Cada uno tiene un enigma en su pasado. Carla Crespo es hija de un guerrillero que muere en combate antes de que ella nazca, Vanina Falco es hija de un policía que robó un bebé, Blas Arrese es hijo de un cura que dejó los hábitos, Mariano Speratti es hijo de un corredor de autos que militaba en la JP, Pablo Lugones es hijo de un bancario que trabajaba en un banco intervenido por los militares, Liza Casullo es hija de intelectuales exiliados. Cada actor se pone la ropa de sus padre y hace una remake de escenas del pasado para entender algo del futuro.

¿Cómo encontraste los actores para Mi vida después?

-Durante un tiempo me dediqué a hacer entrevistas con actores de mi generación preguntándoles sobre la historia de sus padres. Hubo muchas historias que me interesaron mucho, pero al final elegí las que me parecía que se complementaban entre sí y que componían una imagen de época. ¿Cómo fue el proceso de escritura?

-Los actores participaron mucho de la escritura de la obra. Algunas veces me contaban cosas en los ensayos, otras veces me escribían cartas, otras veces me mostraban sus fotos y sus objetos del pasado. Ellos fueron los que llenaron mi cabeza de ideas e imágenes de su vida.

¿Quiénes han sido inspiradores en tu recorrido artístico?

-Inspiradores son las personas con las que trabajo, las nenas que viajan en ascensores, los serenos que se quedan dormidos en los halls de los edificios junto a un helecho y

una cámara de seguridad, mis amigos, Cheever, los domingos que parece que el mundo va a terminar, Hall Hartley, mis padres, Velvet Underground, la persona que amo, todos los desconocidos que viajan conmigo en el subte los días nublados, la chica del supermercado chino que me mira con ojos de gillette, Rineke Dijkstra, los viejos que caminan en cámara lenta, etc., etc.

¿Cuál ha sido la experiencia más agradable que te brindó tu profesión?

-Son muchas experiencias felices las que me dio mi trabajo. Como actriz me morí y resucité, me enamoré de mil personas, me di la cabeza contra una pared y no me pasó nada. Como directora, pude espiar las emociones de otras personas. Como escritora pasé muchas horas escribiendo y riéndome sola. Haciendo canciones, me di cuenta de que cantar es como teletransportarse en el tiempo.

-En dos de mis estrenos llovió adentro del escenario. Esto es un hecho surrealista que le debo a las pésimas condiciones de trabajo que tienen los artistas en este país. El primero fue en la sala Batato Barea del Rojas en el 2001 cuando estrenaba La escuálida familia. Empezó a llover sobre los actores y el público en medio de la función porque el agua de la lluvia se filtraba a través del techo del escenario. Los actores se limpiaron las gotas de la cabeza y el público se acomodó entre las goteras para seguir mirando la obra. Cuando la obra terminó, un técnico me dijo que si el agua hubiera caído sobre las luces podía haber terminado todo en un incendio. En el 2007 en el estreno de El amor es un francotirador en la sala Cancha del Rojas empezó a llover otra vez en escena. Entonces suspendimos la función hasta que parara la lluvia. Media hora más tarde hicimos la obra sintiendo la amenaza de que la lluvia podía volver a caer

¿Cómo sigue tu vida después?

-Después del estreno de la obra a fines de marzo, me voy a Francia de gira con una obra que dirigí en Suiza y que se llama Airportkids cuyos protagonistas son ocho niños de diferentes países que viven temporariamente en Lausanne. Y de ahí me voy a Alemania a hacer una obra con una pareja de actrices mujeres que tienen una niña de 11 años y un bebé. A partir de agosto haremos una gira en Europa con Mi vida después y haremos varios conciertos también con Ulises en los festivales.

Y después, no sé. Supongo que voy a tratar de tener más tiempo para no hacer nada.♥

Lola Arias y Ulises Conti en El Nacional Sábado 14 y 21 de marzo, a las 22 Estados Unidos 308

Por fin, el verano puede convertirse en tu estación favorita. Llegó Bodylift, la solución sin cirugía para la flaccidez y la celulitis.

Lasermed

Radiofrecuencia • Sin anestesia • No invasivo • Llega al tejido graso subcutáneo y estimula la producción de colágeno • 6 sesiones en 2 meses • Piel rejuvenecida, tensa y firme • Resultados contundentes y visibles.

www.bodylift.com.ar

0800-777(LASER) 52737 www.lasermedsa.com.ar info@lasermedsa.com.ar



PAG.8 13.3.09 LAS12



La moda grita en París









POR VICTORIA LESCANO

Ultimos gritos de la moda desde las pasarelas de París regidas por el prêt-à-porter.

El martes 10, Chanel, desde una pasarela pequeña, símil maqueta y menos ostentosa que sus anteriores gigantografías, presentó una colección con abundancia de negro matizado con el rescate de las camisas blancas con volados que solía usar mademoiselle Coco y que remiten a los gestos y la compulsión por los lazos del Beau Brummel.

El británico Alexander McQueen apostó por un prêt-à-porter años 40 –se vislumbró tanto en la silueta angosta de la sastrería como en una aproximación al New Look—, con faldas ampulosas. En unas y en otras se vieron estampas pied de poule con prints micro y maxi, abundancia de tocados, turbantes, sombreritos y pañuelos que parecían esconder algunos ruleros de alta costura; como complemento, bocas rojas de geisha. La colección culminó con estampas en rojo y negro y demostró una nueva apuesta por lo teatral, que desafía a los malos pronósticos de austeridad para lookearse.

Viktor and Rolf—ahora bajo el ala financiera del grupo Diesel— experimentó con los drapeados clásicos, aunque con variaciones no precisamente bellas. Algunas prendas lucían cual experimentos de estudiantes de escuelas o como bocetos del avant garde pasado de moda. Con un

fondo de esculturas grecorromanas, las modelos pintadas de blanco –cual indiecitas cara pálida o mimos– fueron un bajón si lo comparamos con la fabulosa última presentación del dúo holandés la retrospectiva aplicada a muñecas que idearon para el Barbican Center en '08. Tal vez el traspié se debió a que de tanto experimentar con cuerpos de poupées de porcelana olvidaron considerar al cuerpo y las emociones de las mujeres.

Rei Kawakubo, la creadora tras Comme des Garcons, no escatimó siluetas oníricas, con modelos que llevaban rostros velados en redes de color rosa, maquillajes que denotaban situaciones de ensueño, prendas tan simples pero insólitas como superposiciones de un trench color arena sobre una tela de frazada, mantones en estampas con improntas folk. Kawakubo la llamó Wonderland y si bien la crítica no la consideró muy comercial, algunos expertos destacaron que además de creativa es una brillante mujer de negocios y que seguro las redes y los velos van a irrumpir en una pronta línea de remeras para sus tiendas.

En la pasarela de Yves Saint Laurent, la primera tras la muerte del modisto, que ya había vendido su firma, el diseñador Stefano Pilati rescató y reversionó varios de los hits en la historia de la casa. De un vestido que emula el célebre tuxedo para mujeres, la cazadora de motociclista devino en trench, de cuero negro. El leather continúa en un body de cuero y en corsés muy sentadores para llevar con fabulosos trajes sastre en raya diplomática y matices de gris. La locación fue el cosmopolita Palais de Tokyo y sin duda serán lucidas o copiadas por las parisinas elegante que montan a diario sus bicicletas, vestidas con faldas entalladas y sobre tacos altos. Pilati afirmó que la colección era una celebración de las prendas clásicas y atemporales.

En cuanto a los regresos, fueron noticia el desfile del chipriota Hussein Chalayan, un icono del estilo arty de fines de 1990, creador de trajes aeroplanos y de faldas que emergían de mesitas de café. Tras su retiro, que se debió a una quiebra y a que el sistema de la moda es cruel y no permite tropiezos, en la colección Earthbound sorprendió por el intento en incursionar en siluetas sexies, muy disímiles de las holgadas y asimétricas con que vistió a las modernas de comienzos de 2000. Su innovación pasó por el uso de textiles que simularon corsets que reproducían el torso femenino ligados a la ciencia ficción, pero también a simulacros con cemento concreto que evocaban a la Era de Piedra. Otra de las novedades fue el regreso de Romeo Gigli, un icono de la moda de 1990, ahora diseña y comercializa bajo el nombre "Io Ipse idem", resultaron muy elegantes sus vestidos negros y las botas ceñidas y en color piel.

La inglesa Stella McCartney dejó a un lado el estilo deportivo con el cual aportó chic al jogging —diseña varias colecciones para Adidas— para volver a revisar los disparadores de sus primeros diseños fechados a fines de 1990: la sastrería y los vestidos viso. Quienes lo vieron de cerca la calificaron como una de sus mejores colecciones de los últimos tiempos y destacaron un vestido en seda y tules, que dejaba la piel al descubierto y cuyas mangas parecían flotar. Sus mangas denotaban un curioso tratamiento de corte y confección que McCartney explicó como consecuencia de un juego de armar y desarmar prendas para generar siluetas inéditas.

Del lado de las divas en pasarela, por un lado estuvo Jean Paul Gaultier con una colección cuya invitación circuló envuelta en una media de red. Por otro, en su línea homónima Karl Lagerfeld mostró cascos de piel para usar con i pods fabulosos para abrigarse y aturdirse con glamour. Y al cierre del colección de la Westwood, la madama de la crinolinas, los tartans, el punk couture, sorprendió con la colección "+5," en señal de denuncia del calentamiento global, y también por la elección de su nueva musa, Pamela Anderson, la diva hot de Baywatch y a quien nunca antes se la vio tan bien ni tan vestida.

CHIVOS REGALS

Un argentino en Valencia



El artista argentino Darío Pessah nació en Argentina, se hizo cantante trash en las calles porteñas y artesano en Latinoamérica. Vivió en Colombia y ahora crea en España carteras, billeteras, cinturones, pulseras y otras piezas únicas confeccionadas en piel auténtica que proviene solamente de animales de criadero y de carne comestible. Ahora las está exponiendo en Valencia. Más información: rajal10@hotmail.com

Vestirse es una fiesta

padres ropa para amortiguar el estirón permanente. La marca Owoko propone jugar vestidos con dibujos y colores que provocan alegría y sacan la moda de los niños de la idea de adultizar a los chicos como si fueran pequeños hombres y mujeres vestidos iguales que sus padres pero extra small. Los Owokos pueblan las prendas que tienen juguetes con velcro, luces o sonidos y vienen también con un cuento "Nuestra idea es que los niños interactúen con las prendas incorporando juegos, cuentos y elementos lúdicos", dice la diseñadora Fernanda González Zeolki.

Owoko está en El Salvador 4694, Palermo.

Los chicos quieren que les regalen juguetes y los

Las mil y una noches de un vestido



Los mil y un vestidos, un vestido y mil formas de usarlo es un diseño original de Sol Inés Zunin y Soledad Silva Fernández (Picaro Pueck), que convierte a una sola prenda en una falda, un strapless, un kimono, un vestido con cuello volcado o con estilo espejo. El multiuso se va a poder encontrar en la Feria Puro Diseño, del 23 al 29 de marzo, de 13 a 22, en La Rural (Pabellón Azul). Más información en www.feriapurodiseno.com.ar

RECURSOS

El cuerpo poético

La directora Alejandra Arístegui propone cursos de iniciación actoral con improvisaciones y desarrollo de técnicas para explorar la creatividad y el cuerpo poético. También hay un curso de abordaje a escenas de autores para alumnos con experiencia previa. Y otra posibilidad es incursionar en el aprendizaje de personaje, texto, estilo y montaje.

Las clases son en La Salita Espacio Cultural, Hipólito Yrigoyen 1862. Más información: www.alejandraaristeg ui.com / 7alex@ciudad.com.ar



ASOCIACION MUTUAL SENTIMIENTO FARMACIA DE MEDICAMENTOS GENERICOS

La SALUD no es una mercancía. ¡Asóciese!

Chacarita: Av. Federico Lacroze 4181 Tel.: 4554-5600 Pompeya: Av. Sáenz 1298 Tel.: 4911-9651

farmacia@mutualsentimiento.org.ar

Lic. Eva Rearte

Psicóloga

Violencia Familiar Maltrato Infantil

Turnos al 15 5456-7003



Anualmente editamos y distribuimos **El Libro de los Colegios**

El Libro de los Cole



Consultores en educación y desarrollo profesional

> www.cedp.com.ar Para solicitar entrevista: www.librodeloscolegios.com.ar 4547–2615

ESCENAS

Para que la Justicia abra los ojos

"Mujeres moviendo derechos" es el nombre de una instalación migrante, diversa, participativa y colectiva producida por el Proyecto Cedaw Argentina del Instituto Interamericano de Derechos Humanos, Las fotos de Adriana Lestido, Julia Goldemberg, Luis María Herr, Marcos López, Mariana Pessah, Patricia Nadal y Walter Astrada, entre otros, se exhibirán en el hall central del Palacio de Justicia (Talcahuano 550). La Corte Suprema de Justicia de la Nación, la Agencia Sueca de Cooperación Internacional y la Fundación Mujeres en Igualdad impulsaron que la Justicia vea -frente a frente- las imágenes sobre los derechos de las mujeres.



Circo Malevo

El circo y el tango se conjugan en Nocturna con danza, acrobacia aérea y clima arrabalero en un elenco de 12 personas que -como hay lugar para 500 personas- ya fue visto por cinco mil espectadores. La estructura fue montada al aire libre en el anfiteatro Noches de Verano, donde se combina el vértigo con la identidad porteña.

Los precios van de \$20 a \$45 en las Terrazas del Centro Cultural Recoleta, de jueves a domingos, a las 21 (Junin 1930). Más información: www.circovaiven.com.ar



Libros de autor

El Centro Luigi Pecci Di Prato reunió 81 libros de artistas para una exposición de piezas de arte y poesía que ya fue presentada en la Feria del Libro de Guadalajara (México) y que desde el 14 de marzo al 28 de abril se podrá visitar en Buenos Aires. Hay visitas guiadas los domingos a las 12, 15.30 y 17.30 en la Fundación Proa, Av. Pedro de Mendoza 1929 (Vuelta de Rocha, La Boca), las entradas cuestan \$10 pesos y hay descuento para jubilados y estudiantes. Más información: www.iicbuenosaires.esteri.it

Psicoanálisis y género

La Asociación de Psicólogos de Buenos Aires y la Universidad Argentina John F. Kennedy darán un curso universitario de actualización en psicoanálisis y género con la dirección de Irene Meler y destinado a psicólogos, médicos y otros profesionales. Desde el concepto de género hasta el femismo de la diferencia y los enfoque tuales sobre la masculinidad se verán a lo largo de las clases. Informes: Azcuénaga 767, 5° piso, oficina 54 / apbacursosycarreras@psicologos.org.ar



Las causas abiertas de la filosofía

uien no haya consultado material de lectura en Nietzscheana (http://www.nietzscheana.com.ar), Heideggeriana en castellano (http://www.heideggeriana.com.ar) y en Jacquesderrida en castellano (http://www.jacquesderrida.com.ar) que arroje la primera piedra, podría titularse esta nota. Es difícil de explicar pero muy fácil de comprobar que, a quienes consultamos ese material, no nos influye en la compra o no del material impreso de los autores Heidegger y Derrida. Que existe un placer que nos hace desear ese libro. Pero las leyes no suelen entender de estos placeres, tampoco suelen entender de Internet y allí están, entonces, las causas abiertas contra el profesor de Filosofía Horacio Potel para atestiguarlo. La primera piedra la lanzó la Cámara Argentina del Libro, que inició a los sitios de Potel la causa por infracción a la Ley 11.723 de propiedad intelectual. Se salvó de la causa judicial el sitio Nietzscheana porque Friedrich Nietzsche falleció en 1900, y la ley de derechos de autor contempla hasta 70 años luego de la muerte.

Potel, cansado ya de explicar que "estos sitios son mi mejor obra" y que "nunca lucré ni tuve intención de lucrar con la publicación de las páginas", cuenta ahora con el apoyo de buena parte de la red, que no se sabe si será de utilidad aún. pero que reconforta. Mientras en los sitios Heidegger en castellano y Derrida en castellano se lee "Este sitio ha sido desactivado debido a una acción judicial iniciada por la Cámara Argentina del Libro", en Facebook (http://facebook.com), seguidores y seguidoras multiplican los mensajes a favor de la continuidad de estos sitios de divulgación.

Una industria editorial por momentos voraz, una convivencia entre libros de papel y virtuales que no encuentra su cauce, conviven ahora en la web y a modo de intenso debate. En el blog Humanismo y Conectividad (http://www.humanismoyconectividad.wordpress.com) puede leerse un post sobre el tema, llamado Liberalismo y bien común, el día 2 de marzo. Y como parte de las actividades del grupo de fans de Potel en Facebook, durante toda la semana se están enviando correos electrónicos con material de Derrida, con la premisa Devolución virtual del material de Derrida y como una forma de mantener activa la circulación de sus contenidos. Más sobre el tema puede leen el blog Algunos libros gratis e Internet

(http://www.librosg.blogspot.com), en el post Tarde y mal, del 24 de febrero.



ROMINA FRESCHI, LA EDITORA DE PLEBELLA, REVISTA DE POESIA ACTUAL.





POR DOLORES CURIA

1) ¿Qué formación hay que tener para editar una revista de poesía?

-Bueno, yo formalmente soy profesora de Letras y también estudié cine y diseño. Pero la formación sigue y sobre todo proviene de la lectura salvaje y de las experiencias artísticas y vitales. Ser parte de grupos de trabajo (Zapatos Rojos, Cabaret Voltaire, Living de la Poesía, Estación Alógena, El Surmenage, Pájaros Locos, Plebella etc.) me ayuda a pensar, aunque claro, soy yo la que piensa, nadie puede pensar por otro.

2) ¿Cómo te convertís en directora de esta revista?

-Siempre había sido una idea pero en el 2003 Adrián Pedreira hizo una propuesta concreta y me detuve a pensar qué revista era "necesaria": una revista de crítica de poesía de aquí y ahora, hecha desde la mirada de los artistas, en contra de discursos prefabricados como pueden ser el periodismo y la Academia, y que incorpore la mirada intelectual de generaciones recientes y nuevos sujetos. Me siento parte de un proceso de democratización de la cultura.

3) ¿Qué distingue a Plebella de otras publicaciones sobre poesía?

-Creo que nuestra concepción del "hacer": los artistas somos creadores de nuevas respuestas, modos de ver y de hacer, desmontar prejuicios, lograr cambios. Por eso nos interesa la actualidad, la poesía más viva es la poesía de hoy.

4) ¿Qué significa para vos editar?

-Encaro cualquier tarea desde la creación. Editar para mí tiene que ver con un instinto que despierta una búsqueda, y ésta genera encuentros, diálogos y así llegamos a los textos que publicamos. Poco de lo que planeamos se concreta tal cual, sino que crece, se transforma... Plebella lleva mucho trabajo, es un proceso y eso es otra cosa que me interesa, el trabajo real, darle valor al trabajo de los artistas.

5) ¿Cómo describirías la línea editorial de Plebella y el criterio de selección de textos?

-La revista se ubica en un lugar incómodo ya que no sigue la agenda de la cultura oficial o del mercado. Publicamos jóvenes, mujeres de todas las generaciones, poetas magos, líricos, reseñamos ediciones independientes o de autor, cosas "invendibles" desde el punto de vista de las corporaciones.

6) ¿Para qué tipo de lector está dirigida la revista?

-Queremos cautivar lectores, personas que disfruten leer y les interese la poesía y el arte. Sostenemos una conexión fuerte con la plástica, la música y el cine contemporáneos.

7) ¿Cómo encontrás hoy el campo poético argentino?

-Desde las corporaciones e instituciones se proscribe toda poesía que no termine en narrativa, pero hay un abanico de ideologías más variadas y existe lo que podría llamarse el under

8) ¿Cómo caracterizarías la evolución de Plebella?

-Creo que cada número es mejor que el anterior. Ahora cumplimos 5 años y eso es algo que pocas revistas culturales han logrado con nuestra puntualidad. Creo que el impulso de búsqueda se va a mezclar con la retrospección. Eso me entusiasma. La "actualidad" de la poesía es distinta y el primer número es tan actual como el 16.

9) ¿Estás produciendo poesía actualmente?

-Tengo muchos papeles en el cajón. Corrijo y además intento registrar experiencias muy íntimas en torno de mi reciente maternidad. En mi blog publico algunos textos.

10) ¿Tenés proyectos paralelos a Plebella en marcha?

-Este año se publica mi libro Marea de aceite de ballena. Trabajo en mi taller Pájaros Locos y colaboro con El Surmenage, revista de mi guerido Fernando Fazzolari.



¿Qué piel querés lucir en tu rostro?



TRATAMIENTOS FACIALES NO INVASIVOS



Caballito 4903-7817 | Devoto Shopping 4019-6232 | Recoleta 4816-6583 | 0810-333-2639 | www.bodysecret.com.ar



¿Tolerancia 0?

Si la inseguridad se combatiera con el estilo Dubai, muchos famosos -como Susana- reconocerían que los delitos no son un problema (sólo) de otros.



POR LUCIANA PEKER

usana Giménez hizo shock. Otra vez. Pero —ahora— no para una publicidad, para darse vuelta, para vender un jabón, sino para shockear con sus declaraciones haciéndose la Susanita que —cree— todas llevamos dentro. Susana es la tapa, la cara, la voz del pedido de mano dura re-convertida en grito inflexible. No sólo pidió pena de muerte con el latiguillo de matar a los que matan. No sólo se quejó —como hacía Bernardo— de que a las cárceles se entra por una puerta y se sale por otra (aunque seguramente no pispeó que nunca se sale igual, siempre peor, mucho peor) sino que fue por más. "Las cárceles de Dubai están vacías. Les pregunté a los policías por qué y me dijeron: porque acá los matamos a todos", enrostró Susana su condición de viajada para hablar de seguridad pública.

La diva relató, ejemplificadora, que ahí la gente se pasea con relojes de 200 mil dólares. Y nadie se los manotea. Ella aprendió las lecciones sobre Dubai en un viaje que hizo de la mano de Marley en febrero del 2006 para que la gente mire por tevé la riqueza de un emirato árabe. Ahora ya sabemos que en Dubai tienen las cárceles limpias, que allá no se jode y que con Marley no sólo se tragan bichos. También se aprenden lecciones de Derecho Penal (y después critican la televisión basura).

No vamos a decir "¡qué barbaridad!, a la señora bárbara que hizo de su barbarie una gracia de la civilización platinada. Porque los que opinan contra ella ya dijeron que es una barbaridad ningunear a los derechos humanos como si fueran el enemigo de la gente decente (y como si gran parte de la inseguridad no fuera porque a nadie le importa que los excluidos se mueran o no tengan proyectos de vida a los que apostar) y los que opinan como ella —o vieron lo bien que medía en rating opinar como ella— ya están saliendo a bravuconear en una maratón mediática de Matando por un sueño.

Desde Moria Casán hasta Adrián "El Facha" Martel o Jacobo Winograd —que renació de su chizito — todos sacaron carnet de asaltados, violentados, heridos y hartos de estar hartos y pusieron el grito en el cielo. Aunque la inseguridad no es un globo inflado por los programas de chimentos. El miedo, el resentimiento y la violencia inenarrable de algunos delitos son parte de una sociedad violenta que (también) es violenta con sus caras más famosas (o sus allegados). El problema es si la voz alzada para pedir más violencia en cámara va a frenarla o, por el contrario, arengar a los tiros para que la calle sea cada vez más una disputa de todos contra todos. Y, en ese caso, a Susana no le va a pasar lo mismo que a cualquier vecina porque ella —también nos contó en estos días — tiene hasta las ruedas blindadas.

Pero para no dejarla sola, Moria salió a proponer una marcha. Ella no es una improvisada y ya había dicho (para defender el menemismo) que no le gusta ver cartoneros en la calle (tal vez le vendría bien pedirle a Marley un viaje abc1 por el mundo). Sin embargo, no logró ser elegida para llevar sus ideas a la práctica. Cuando se presentó a elecciones salió novena y ni arañó una banca de diputada. No es sólo que la embestida de Susana —y sus susanos— plantea mal un buen debate. El delito no es una cuestión de los otros. Y los derechos humanos —o garantías procesales— sí son un derecho de todos.

¿Qué tal si la filosofía del ojo por ojo, muerte por muerte, le tocara a ella: a Susana, o a ellos, a muchos de ellos? A los que creen que delinquir es sólo eso que hacen los pibes chorros mientras los famosos apenas se equivocan. El delito también rozó a Susana que, en 1987, compró un Mercedes Benz con una exención impositiva destinada a un discapacitado, el auto fue encontrado escondido (en 1991) en la estancia de su ex marido Huberto Roviralta y ella fue acusada de encubrimiento de contrabando. Y reincidió. "¿Qué quiere, padre, construir un Sheraton?", le preguntó al sacerdote que tenía que beneficiarse con Su concurso telefónico del 0-600 pero denunciaba que le birlaban los fondos. Por suerte para Susana su enemigo fue Julio Grassi —que se hundió solo por su propio delito— pero su ex novio y socio Jorge Rodríguez fue procesado por administración fraudulenta. Moria tampoco puso en marcha el pedido de seguridad en la puerta de su casa. Su ex novio —Xavier Ferrer Vásquez— fue detenido por manejar un auto robado.

No es cuestión de perseguir con prontuarios, pero sí de ver quién es capaz de desistir de un juicio justo. La filosofía de la Tolerancia Cero con la que la derecha norteamericana aseguró haber limpiado Nueva York —by Rudolph Giuliani— predicaba que no había que perdonar ninguna falta leve para que no sucedieran delitos graves. Si la Tolerancia Cero se aplicara a la Argentina Susana podría haber estado presa. Si importáramos el sistema carcelario de Dubai o el método Giuliani —ojo por ojo y ninguna tolerancia a ningún delito— su reclamo la podría haber encontrado a ella del otro lado. Pero, por suerte, a Dubai fue a darse una vueltita con Marley. \checkmark



Que tiemblen las orejas

Durante el último Foro Social Mundial se distribuyó en forma gratuita un disco con 13 producciones radiales independientes de América latina en las que las mujeres de distintas identidades comparten sus experiencias, sus problemáticas y sus placeres a voz en cuello.

POR V. E.

Soy la que está harta, la que se rebela, la que se organiza, la que quiere cambiar las relaciones sociales, la que quiere desterrar la injusticia, la que lucha contra el patriarcado. Soy otra tú. Soy otra vos, y otra voz, y soy miles de voces. Estas palabras son la amenaza de que las cosas pueden cambiar", afirma enérgica la comunicadora Liliana Daunes al comienzo de *Picante Parlante. Relatos de un mundo con perspectiva de género*, un disco con producciones radiofónicas realizado por la Red de Mujeres de la Asociación Mundial de Radios Comunitarias - América Latina y el Caribe (Amarc-ALC).

Las representaciones y estereotipos de la literatura infantil, las privaciones a las que se ven sometidas las mujeres campesinas que carecen de documentos de identidad, la cosmovisión indígena Mixe (México), el derecho a aprender el idioma originario del pueblo al que se pertenece, la discriminación de género, un homenaje a Niní Marshall, las escuelas como espacios para la construcción de la equidad entre niños y niñas, el acceso a la educación, demandas y propuestas de grupos de lesbianas, la primera experiencia laboral de una mujer fuera de su casa en una fábrica recuperada, preguntas y respuestas sobre la "pastilla del día después" y testimonios de mujeres que padecen y resisten la injusticia. Estos son los temas que se dejan escuchar en *Picante Parlante* a través de la narración de mujeres de Ecuador, México, Venezuela, Paraguay, Brasil, Perú y Argentina. Con sus cadencias, sus lenguas, sus sones, sus ansias y sus ganas de darse a conocer, las mujeres latinoamericanas relatan las peripecias que atraviesan cotidianamente en los lugares que habitan.

La finalidad de este disco, cuentan las realizadoras, es obtener una producción conjunta que renueve el debate, que abra posibilidades y se convierta en una herramienta de visibilización de las diferentes temáticas que abre el concepto de género en nuestra América.

Picante Parlante reúne 13 producciones –seleccionadas entre 210 audios– de radios, organizaciones, centros de producción y personas asociadas o amigas de Amarc-A LC (www.alc.amarc.org) que se han sumado a la convocatoria. Su distribución, libre y gratuita, comenzó el mes pasado en el Foro Social Mundial de Belém do Pará, Brasil.

El disco fue pensado para difusión en radios comunitarias, para su uso, reproducción, copia, intercambio, modificación y nueva producción. Por eso, quien quiera puede descargar el material de Internet, desde el podcast de Amarc-ALC para seguir pasando la voz

"Pican las palabras que llaman a cada cosa por su nombre: dicen que ésa sería la revolución moral más tremenda que han visto los siglos —señalan las féminas de Amarc ALC—. Hablar, gritar, decir, manifestar, opinar, construir, escuchar, discutir, compartir. Las mujeres se rebelan y se revelan. Parlantes las personas que amplifican sus experiencias para que sean colectivas. Parlantes que potencian esas voces para que nadie dude de que lo personal es político. Eso dice cada sílaba y cada melodía en un mundo con perspectiva de género. Y juntas suenan mucho más fuerte." •



La bella durmiente

En un gesto por lo menos anacrónico, el gobierno de la ciudad colgó sobre la avenida 9 de Julio una inmensa imagen de una mujer inerme en homenaje al Día Internacional de la Mujer.



POR MARTA DILLON

ara que una fotografía sobreviva al tiempo es necesario que se desprenda, como de una costra, de la anécdota que la alumbró - la anécdota que encandiló a la cámara, al ojo detrás, al dedo que todavía captura-. Rota la máscara del documento, perdido el instante, si algo queda será la impronta de un sentimiento que para siempre va a pertenecer a quien mira. Sea quien sea que mira. Es el eco en cada mirada nueva lo que le da sentido, el modo en que agitan las propias emociones, los recuerdos que sacuden a cada cual, la reverberación de la luz en las sombras privadas a sabiendas de que eso que se ve ya no está y que a la vez lo que mira —no los ojos; la mirada, tal vez - echa mano de la nostalgia, la evocación, la experiencia. Se entra en la imagen desde lo conocido para abrazar, al decir de Barthes, "lo que está muerto, lo que va a morir". Sucede con ciertas fotografías, claro, aquellas que no necesitan la voz que da detalles sobre la hora, el lugar y la oportunidad. Podría haber sucedido con la imagen de Guillermo Ueno antes de ser ampliada a dimensiones más que elefantiásicas -88 metros por 34 - e instalada en plena avenida 9 de Julio, sobre la fachada del edificio Del Plata justo el Día Internacional de la Mujer. Justo en el centro y a propósito de una "anécdota" dolorosa -por más que se recuerde poco y se insista con el "feliz día" lavando de contenido el recordatorio - que remite, invariablemente, a la muerte. Las que fueron, las obreras textiles asesinadas a principios del siglo XX, y las que son, a diario, asesinadas por la violencia sexista que, justamente, se nombra el 8 de marzo como un ritual, como si así pudiera saldarse una deuda molesta con la agenda de género. ¿Cómo ver entonces en esa fotografía monumental otra cosa que una mujer inerme? ¿Importa que esté durmiendo, desmayada, muerta o tan exhausta como para no moverse más? ¿Es que acaso tiene sentido, en esta fecha, elegir como homenaje a una bella durmiente, como si pudiera separarse de la imagen el mito de quien espera al príncipe que la despierte? Otras anécdotas acudieron en auxilio de esta extraña idea de homenaje: que la foto se llama Siesta, que fue tomada después de un asado a la esposa de un amigo del fotógrafo, que intenta expresar la completa calma en la que descansa la mujer - tirada en el piso, volcado su cuerpo sobre las baldosas- en contraste con el ritmo cotidiano de la ciudad a esa altura del microcentro, que es un hecho estético que busca sorprender (ministro de Cultura y Turismo de la ciudad, Hernán Lombardi, dixit). Y en tren de sorpresas, se entrevistó al esposo de la fotografiada, se le preguntó si había autorizado que la fotografiaran, se insistió en la placidez, en los "ratones" (sic de Radio Mitre) que despierta esa imagen. Pero la imagen ha sido dañada, ya no es posible detenerse a mirar y dejar que el eco del alma encuentre su propia voz frente a ella. Ya no puede obviarse que lo que hay ahí, en plena ciudad, en dimensiones escalofriantes es una mujer inerme, una mujer que no puede más, una mujer a la que se desea porque puede ser tomada. Una mujer - la imagen de una mujer - que no se parece en nada a lo que hacen las mujeres a diario, al modo en que han revolucionado el mundo, al modo en que se reúnen, alzan la voz, exigen sus (nuestros) derechos, al constante trajinar de su (nuestra) resistencia frente a las muchas formas de la violencia, desde el golpe más concreto a la cachetada sutil de ganar menos por el sólo hecho de ser mujer. Ya no importa la calidad de la imagen, su categoría de obra; no importa siquiera lo que el autor haya querido expresar, lo que haya visto cuando la rescató entre otras imágenes y la nombró y la mostró. Importa el contexto, importa el gesto que impone a esa muier inerme como un "hecho estético" que por poder, ubicación y tamaño pareciera reclamar el poder de una pata de dinosaurio aplastando el jardín de muchas otras posibles representaciones.

No hay gestos inocentes ni hechos estéticos que puedan escindirse de la ética, pero en fin, los dinosaurios se niegan a desaparecer. Si alguna sensación de locura envuelve a quien mira esa fotografía que sepa que lo que en ella ha muerto no es el objeto ni el tiempo de la toma sino las ideas que animaron a quienes creyeron que se podía homenajear a la mujer colgando sobre sus cabezas a la bella durmiente.





Miau

Una antología felina acerca las poesías de Olga Orozco, Ernesto Cardenal y Susana Villalba (entre otros) dedicadas a sus gatos.

El libro de los gatos Liliana García Carril (Selección y prólogo) Editorial Bajolaluna 187 páginas

os gatos, si uno prefiere guiarse por esta antología, son una especie capaz de ser clasificada por el idioma. Por lo pronto, "Los de acá" y "Las versiones". Es decir, los que están en castellano y los que han sido acercados al castellano desde alguna otra lengua. ¿Acaso son palabras, los gatos? Ninguno de los autores y autoras seleccionados parece tener la distancia necesaria con el objeto como para negar. Al menos no rotundamente. Se trata de versiones no sólo porque son poemas traducidos sino porque fueron poetas a su vez quienes se ocuparon de acercar a Ewart Milne, Edwin George Morgan y Elizabeth Bishop, entre otros. (Aunque las versiones son excelentes, también se incluyen los poemas originales.)

Entre los poemas "de acá", donde ingresan argentinos, españoles y poetas latinoamericanos, figuran las mascotas de Olga Orozco, Joaquín Gianuzzi, Ernesto Cardenal y Susana Villalba, entre otros.

Pero ésa no es la única clasificación. En cada nuevo poema donde el felino se escurre y deja en evidencia a quien intenta detenerlo, los autores aparecen con el mismo orden con el que han ido apareciendo en este mundo. De mayores a menores de edad. La antología incluye autores muy jóvenes así como también alguno que otro de hace diez siglos. Es una antología de dueños, más que de gatos, se podría decir: sobre el modo en que no se puede poseer, la perplejidad que provoca este señuelo tan inspirador como amigo de la poesía.

Liliana García Carril, autora de esta antología de poemas gatunos, destaca desde su prólogo la relación equívoca y estrecha que existe entre la palabra y los felinos. Un poema de la polaca Wislava Szymborska, titulado "Un gato en una casa vacía", parece ser el inspirador de la búsqueda del resto de los poemas. Pero García Carril señala que cada gato que ha tenido en su vida le ha dictado una nueva relectura para ese mismo texto. La misma antóloga se muestra enajenada ante estas criaturas que colecciona. ¿Los poemas o los gatos? Siguiendo mansamente el criterio de selección, pasando de un poema a otro —desde Jorge Luis Borges, para el que el gato es un simulacro, hasta la brasileña Angélica Freitas, para quien el gato es dueño esquivo que deja pelos, olores y ruidos—, parece ser convincente la relación equívoca que se plantea entre el gato y las palabras. Con toda la cuota de comunicación e ilusión vana que ellas traen. La antología, que reúne 60 poemas, no incluye el de la autora polaca que la inspiró. Todo un gesto gatuno, prueba de lo peligrosas y fuertes que son estas influencias. •





PARA QUE LAS MUJERES DEJEN DE SER UN TROFEO DE GUERRA

DERECHOS Monika Hauser es una ginecóloga suizo-italiana que desde hace 15 años dirige la organización Medica Mondiale, que ya atendió a más de 70 mil mujeres que sufrieron violencia sexual durante la guerra en Bosnia. Ella ganó el Premio Right Livelihood -considerado el Nobel Alternativo- y convoca a las organizaciones internacionales a atender a las mujeres que vivieron violaciones durante conflictos bélicos y a los gobiernos a tener decisión política para terminar con la impunidad de los agresores. Ella valoriza la resolución de la ONU de enfrentar estos delitos y los avances que llevaron a Bosnia a garantizar la atención, la vivienda y una pensión a las víctimas.

POR VERONICA ENGLER

ólo en 1992 veinte mil mujeres musulmanas fueron violadas en Bosnia durante la Guerra de los Balcanes. Cien mil mujeres sufrieron esa misma vejación en Berlín en las postrimerías de la Segunda Guerra Mundial. Y hoy, todavía, en la República Democrática del Congo las mujeres son sometidas sexualmente por los bandos que se disputan la zona para extraer diamantes, oro y coltan (un elemento utilizado para la fabricación de teléfonos celulares) de sus minas. Ya nadie puede considerar la agresión sexual contra las mujeres durante conflictos bélicos como un "exceso". El año pasado, Naciones Unidas adoptó la resolución 1820 para que se considere a la violencia sexual como un crimen que debe ser juzgado. "El credo patriarcal sostiene que el cuerpo de las mujeres es propiedad de los hombres. De esta manera, un ataque a una mujer se convierte en un ataque a la propiedad y el honor de los hombres", denunciaba hace tres meses la ginecóloga suizo-italiana Monika Hauser al recibir en el Parlamento sueco, en Estocolmo, uno de los cuatro premios Right Livelihood -considerado como el Nobel Alternativo— por su labor al frente de Medica Mondiale (MM), una organización que, desde 1993, atendió a más de 70 mil mujeres que sufrieron violencia sexual durante conflictos bélicos.

"Existe violencia sexual contra las mujeres y las niñas en todo el mundo y no sólo en áreas de guerra. En Alemania, más del cuarenta por ciento de las mujeres ha sufrido algún tipo de violencia sexual durante sus vidas. No es sólo un problema en Afganistán o en el Congo. Por supuesto que en áreas en guerra podemos encontrar un porcentaje mucho más alto de este tipo de violencia contra las mujeres", aclara Monika Hauser en diálogo telefónico con Las 12 desde Colonia, Alemania, donde

tiene su sede central MM.

Hauser es hija de italianos que tuvieron que huir del fascismo hacia Suiza, tiene 49 años y un hijo de 12. Y es, para muchos, un hueso duro de roer. Hace una década y media, a poco de fundar MM, rechazó una cuantiosa subvención de Caritas porque la organización católica se oponía a la realización de abortos en casos de violación, una práctica que ella ofrecía a las mujeres que acudían al centro Medica Zenica, en Bosnia. Unos años después, Hauser se dio el lujo de negarse a recibir la Cruz Federal del Mérito en Alemania, porque el gobierno había amenazado con deportar a miles de refugiados bosnios.

¿De qué manera los estereotipos de género están ligados a la violencia sexual durante conflictos bélicos?

-La violencia es la herramienta perfecta para aterrorizar. Un hombre del bando vencedor le puede mostrar a su enemigo que él no puede proteger a sus mujeres. Cuando el enemigo viola a su hija o su esposa los hombres consideran que su honor es destruido. Por supuesto que, como feministas, nunca conectaríamos la violación de las mujeres con el honor de otros. Pero estas mujeres, que están viviendo en estas sociedades patriarcales, creen que ellas tienen que avergonzarse y no que el violador es el que debe sentir vergüenza. De esta manera, resulta muy fácil para los perpetradores violar mujeres y estar seguros de que ellas no hablarán.

Y esta estructura tiene su correlato en tiempos de paz....

-Sí, exactamente. En Alemania, en donde mucha gente tiene una actitud negativa

hacia la inmigración, muchas chicas de origen turco están sometidas a preceptos familiares restrictivos y muy rígidos que principalmente conciernen a la "buena" conducta y, por ejemplo, se tienen que casar con un hombre elegido por sus padres. Si no lo hacen, insultan y dañan el "honor" y el "orgullo" del padre y de la familia. En relación a esta situación, se cometieron algunos asesinatos por el "honor" en Alemania. Pero la sociedad alemana está sobreactuando este problema. Estos casos son tomados de manera muy sensacionalista por los medios y por los políticos de derecha que nunca pensaron en los derechos de las mujeres. Yo creo que se trata de racismo para alimentar una postura en contra de los inmigrantes turcos que viven en Alemania. Porque puede haber en Alemania uno o dos casos de estos por año, pero yo leo todas las semanas en los diarios que una mujer alemana fue asesinada por un marido o novio celoso. Y los medios alemanes llaman a eso "crímenes pasionales" y es el mismo tipo de asesinato de "honor" que se denuncia en el caso de las mujeres de origen turco.

¿De qué manera el poder de las estructuras patriarcales son reproducidas por la institución médica?

-En el norte de Italia, donde hice mi primera residencia en una clínica rural, me di cuenta de que las mujeres estaban expuestas a mucha violencia de parte de sus maridos y ninguno de los médicos que me dirigían quisieron entender lo que les decía. Luego fui a Alemania y las mujeres me contaban sus experiencias violentas. Y se trataba de mujeres de todas las clases sociales. Me di cuenta de que no dependía de la clase, la etnia o la formación profesional, sino que era un problema estructural que era sistemáticamente ignorado por mis profesores en el hospital, por mis jefes, por mis colegas varones y, lamentablemente, también por mis colegas mujeres. Después de un tiempo dije: "No quiero obedecer a este sistema, voy a hacer algo por mi mis-

¿Y entonces se decidió a crear Medica Mondiale?

-Entonces comenzó la guerra en Bosnia,

Cuestiones de familia

Sea protagonista de sus decisiones familiares y patrimoniales

Crisis conyugal

• Divorcio vincular • Separación personal

Conflicto en los vínculos paterno o materno filiales

- Tenencia Visitas Alimentos
- Reconocimiento de paternidad · Adopción del hijo del cónyuge

Cuestiones patrimoniales

• División de bienes de la sociedad conyugal y de la sociedad de hecho entre concubinos

Estudio de la Dra. Silvia Marchioli

• Sociedades familiares y problemas hereditarios conexos

Violencia familiar

- Agresión en la pareja Maltrato de menores
- Exclusión del hogar

Escuchamos su consulta en el 4311-1992 Paragüay 764 - Piso 11 "A" - Capital - e-mail smarchioli@gmail.com





"La violencia es la herramienta perfecta para aterrorizar. Un hombre del bando vencedor le puede mostrar a su enemigo que él no puede proteger a sus mujeres. Cuando el enemigo viola a su hija o su esposa los hombres consideran que su honor es destruido. Por supuesto que, como feministas, nunca conectaríamos la violación de las mujeres con el honor de otros. Pero estas mujeres creen que ellas tienen que avergonzarse y no que el violador es el que debe sentir vergüenza."

-Tenemos que fortalecer y empoderar a las

como el que tienen los veteranos de guerra,

en 1992, y todo cerró cuando mi madre me contó su historia de la Segunda Guerra Mundial, a la que ella había sobrevivido cuando era una niña. Y luego mi abuela y tías abuelas en Italia me contaron de sus experiencias de guerra y todas habían sufrido algún tipo de violencia sexual. Por eso cuando escuché acerca de todas las violaciones que se estaban cometiendo en Bosnia empecé a trabajar en una ONG internacional, pero me decían: "No podes ayudar a estas mujeres, son mujeres musulmanas violadas, es imposible". Y eso me enojó mucho y significó el comienzo de mis actividades.

¿Cuáles son los cambios que pudo observar en estos más de 15 años de trabajo?

-Quince años es mucho tiempo y estoy muy feliz de que el centro todavía exista. Lamentablemente todavía hay mucho trabajo por hacer. Por un lado, las mujeres que sobrevivieron a la violencia de la guerra, vienen porque antes habían sido amenazadas y ahora comienzan a poder pedir ayuda. Por otra parte, hay un altísimo nivel de violencia doméstica. Después de la guerra, la gente permanece en estado de pobreza, los hombres no tienen trabajo, nunca hablaron de sus propias experiencias violentas en la guerra y comienzan a beber. Y además hay un alto nivel de tráfico de mujeres para prostitución de Serbia, Bosnia y otras partes del Este de Europa como Rusia, Ucrania y Moldavia. Hay mujeres muy pobres que quieren ir a Europa occidental para trabajar y enviar dinero a sus hogares, pero quedan varadas en países como Bosnia, donde hay una estructura mafiosa muy importante que organiza burdeles en los que tienen que trabajar bajo condiciones de esclavitud. Los problemas siguen pero las organizaciones internacionales cortaron el financiamiento. ¿Por qué las organizaciones internacionales

cortan el financiamiento?

-Porque se fueron a la próxima zona de guerra, ahora trabajan en Afganistán o en Irak y tenemos que explicarles que el trabajo en derechos humanos requiere dinero por, al menos, una generación, para que no sea una ayuda solamente cosmética para las estadísticas de la Comisión Europea.

Queremos darle soporte también a la paz entre los géneros. En Argentina ustedes tienen problemas similares por lo que sucedía con las mujeres en los centros de tortura durante la dictadura. Para superar este ciclo de violencia necesitamos enfocar el tema de manera colectiva y a largo plazo. Desde Medica Mondiale también impulsaron la creación de la Corte Penal Internacional y el reconocimiento explícito de la violencia sexual como un crimen de guerra.

-Es especialmente dignificante para las mujeres que sobrevivieron a la violencia sexual porque en sus sociedades ellas son estigmatizadas y no los agresores. Por lo tanto, es muy importante que los perpetradores estén en el banquillo de los acusados, frente a un tribunal, para que esas mujeres puedan sentir un poco de justicia. Pero todavía hay problemas y eso nos enoja. El 26 de enero comenzó el juicio contra (Thomas) Lubanga, un criminal de guerra de la República Democrática del Congo y los testigos terminan siendo manipulados y retraumatizados. La resolución 1820 podría haberse aplicado en el Congo en el último medio año, donde muchas mujeres y niñas son violadas. Pero nada ha sucedido. ¿Dónde está la voluntad política para hacerlo?

¿La ausencia de mujeres involucradas en los procesos de paz es parte del problema?

-Sí, por supuesto. Ahora tenemos una negociación de paz en Nairobi, de la República Democrática del Congo, donde las mujeres no están representadas. No pienso que las mujeres sean mejores seres humanos, pero creo que por las duras experiencias que tuvieron que atravesar tienen competencias que son ideales para las negociaciones. Sin mujeres no tenemos paz y es imposible un comienzo para una nueva democratización.

¿Cuál fue el éxito más significativo en la lucha en contra de la violencia se-

-Un estatus especial en Bosnia para las mujeres violadas,





MARZO

AGENDA CULTURAL 03/2009

Programación completa en www.cultura.gov.ar

Concursos

Concurso nacional de ensayos teatrales "Alfredo de la Guardia"

Destinado a investigadores del país.

Las obras ganadoras serán publicadas por la Editorial InTeatro.

Hasta el lunes 30. Bases en www.inteatro.gov.ar.

Exposiciones

Cayetano Arcidiacono: still life

Fotografía. Museo Nacional de Bellas Artes. Av. del Libertador 1473. Ciudad de Buenos Aires.

Recomienzo del mundo

La imaginación estética en personas con discapacidad. Pinturas, esculturas, dibujos y collages.

Además, la muestra "Tú y yo", con pinturas, fotografías y litografías del artista suizo Lucien Rod.

Hasta el domingo 22. Palais de Glace. Posadas 1725. Ciudad de Buenos Aires.

Paredes, pintadas y protestas

Museo del Cabildo. Bolívar 65. Ciudad de Buenos Aires.

Visión revelada: selección de obras de Abelardo Morell

Una antología del fotógrafo cubano radicado en los Estados Unidos.

Museo Nacional de Bellas Artes.

Av. del Libertador 1473. Ciudad de Buenos Aires.

Sabotage

Obras de Jorge Tirner, Nicanor Aráoz, Paula Toto Blake, Eugenia Calvo y Lila Siegrist. Fondo Nacional de las Artes. Alsina 673. Ciudad de Buenos Aires.

Archivos sobre una zamba

Entrelíneas de la negritud. Exposición de arte contemporáneo en memoria de los negros esclavos de Alta Gracia.

Hasta el domingo 22. Museo Casa del Virrey Liniers. Av. Padre Domingo Viera 41 esq. Paseo de la Estancia. Alta Gracia. Córdoba.

Homenaje a Alberto Balietti

Museo Casa de Yrurtia. O'Higgins 2390. Ciudad de Buenos Aires.

Silvio Fischbein. Obras 2001-2009

Hasta el domingo 22. Palais de Glace. Posadas 1725. Ciudad de Buenos Aires.

Planetapatín

Instalación de Diana Klainer. Sobre una ruta, caminantes, patinadores, una motociclista, un *skater*, un aviador y un parapentista componen la escena. Hasta el domingo 22. Palais de Glace. Posadas 1725.

Los arcanos en seda

Ciudad de Buenos Aires.

Tapices inspirados en los arcanos

recreados por Silke. Museo Nacional de Arte Decorativo. Av. del Libertador 1902. Ciudad de Buenos Aires.

Música

Orquesta Sinfónica Nacional

Viernes 20 a las 19. Junto con el Coro Polifónico Nacional. Bolsa de Comercio de Buenos Aires. Sarmiento 299. Ciudad de Buenos Aires. Viernes 27 a las 21. Concierto en los barrios. Provincia de Buenos Aires.

Orquesta Nacional de Música Argentina

"Juan de Dios Filiberto" Viernes 20 a las 19. Auditorio de Radio Nacional. Maipú 555. Ciudad de Buenos Aires.

Compositores e intérpretes de la música argentina en piano

Sábado 28 a las 21. Centro Nacional de la Música y la Danza. México 564. Ciudad de Buenos Aires.

Música en Plural

Domingo 29 a las 18. Centro Nacional de la Música y la Danza. México 564. Ciudad de Buenos Aires.

Danza

Ballet Folklórico Nacional

Jueves 19 y 26 a las 20. Centro Nacional de la Música y la Danza. México 564. Ciudad de Buenos Aires.

Teatro

XXIV Fiesta Nacional del Teatro-Chaco 2009

"Escenario de inclusión".
Participan 35 elencos
provinciales y cinco espectáculos
invitados. Además, talleres,
seminarios, encuentros de
artistas, homenajes y
presentaciones de libros.
Del 26 de marzo al 4 de abril.
Resistencia. Chaco.

Don Juan de acá (el primer vivo)

De Los Macocos y Eduardo Fabregat. Dirección: Julián Howard. Jueves, viernes y sábado a las 21, y domingo a las 20.30. Teatro Nacional Cervantes. Libertad 815. Ciudad de Buenos

Chúmbale

De Oscar Viale. Adaptación y dirección: Santiago

Jueves, viernes y sábado a las 21.30, y domingo a las 21. Teatro Nacional Cervantes. Libertad 815. Ciudad de Buenos Aires

Cine

El cine de Carlos Sorín

A las 17. Jueves 19. "Historias mínimas". Jueves 26. "La película del rey". Teatro Nacional Cervantes. Libertad 815. Ciudad de Buenos Aires.

Kino Palais. Espacio de artes audiovisuales Programación en

www.palaisdeglace.org/

Palais de Glace. Posadas 1725.

Chicos

¿De dónde vienen las láminas del Billiken?

Ciudad de Buenos Aires.

kino/programacion/.

Domingo 22 a las 16. Museo Histórico Nacional. Defensa 1600. Ciudad de Buenos Aires.

Seminarios

VI Campus Euromericano de Cooperación Cultural Internacional

Del 24 al 27 de marzo. Centro de Convenciones de la UCA.

Inscripción en: http://www.oei.es/ campuseuroamericano/ vicampus.htm.

Programas

Identidades productivas,

en Humahuaca
Lanzamiento de la Colección Jujuy.
Indumentaria, accesorios y objetos
con identidad local, ideados por
90 artesanos de la provincia.
Muestra, desfile, y espectáculo
de música y danza a cargo de
artistas locales.
Sábado 28 a las 21.
Escalinatas del Monumento a
los Héroes de la Independencia.

Libros y Casas

Humahuaca. Jujuy.

Bibliotecas populares con 18 volúmenes en las nuevas viviendas construidas por el Gobierno nacional en todo el país y talleres de lectura comunitarios.

